SOUVENIRS

DE MES

VOYAGES

EN ANGLETERRE.

SOUVENIRS

DE MES

VOYAGES

EN ANGLETERRE.

SECONDE PARTIE.

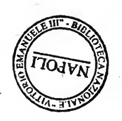
A ZURIC;

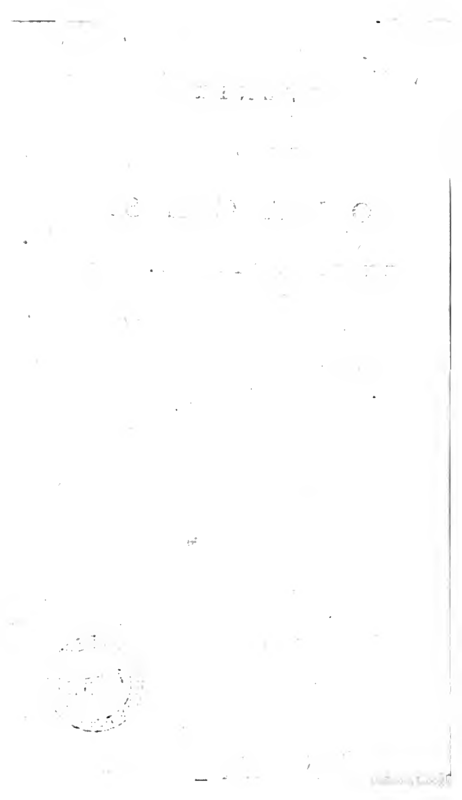
Et se trouve à PARIS;

Chez P. F. AUBIN, rue Neuve des Petits-Champs, Nos. 12 et 45, près la rue de Gaillon.

AN QUATRIÈME.

1795.



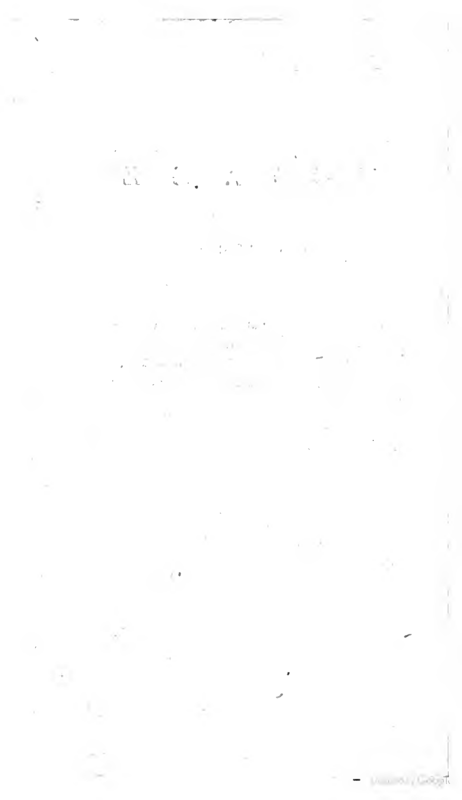


V O Y A G E

E N 1792.

Happy Britannia ! where the Queen of Arts
Inspiring vigour , Liberty abroad
VValks unconfin'd , even to thy farthes Cotts ,
And scatters plenty with unsparing hand.

THOMSON.



TABLE

DES MATIÈRES.

Deuxième Partie.

VOYAGE

EN 1792.

Me voici, mon cher, pour la seconde fois en Angleterre, et vous exigez que je vous avoue bien naturellement si je pense encore sur ce pays comme je faisais en 1789. N'auriez-vous pas le désir secret d'embarrasser mon amour propre, en m'obligeant de reconnaître combien mes premiers aperçus m'avaient trompé? Cela ne serait pas impossible, car vous savez bien que ce ne serait pas me faire une grande peine. Il est quelques principes de conduite, quelques sentimens d'habitude auxquels je me trouve inviolablement attaché; mais, quant à mes opinions, tout épris que vous m'en avez vu souvent, je ne me suis jamais piqué pour elles de plus de

fidélité que vous n'en aviez autrefois pour ces Dames. Elles changent ; il faut bien changer comme elles ; mais ce n'est pas une raison de les aimer avec moins de transport, tant qu'elles sont aimables, ou tant qu'elles nous le paraissent. L'essentiel est toujours d'être de bonne foi ; grâce à cette disposition, pourvu qu'elle ne puisse laisser aucun doute, rien ne blesse ; tout est bien, ou tout se pardonne. Que de profondes théories, que d'imposans systêmes pour qui l'on a justement éprouvé ce qu'éprouva tout-à-coup M. de B*** pour sa maîtresse ! Avec tout l'esprit que vous avez, lui disait un de ses amis, comment ne voyez-vous pas que la femme dont vous êtes fou, n'est qu'une bête ? -- *Je m'en suis aperçu ce matin.*

A la faveur de ce petit prologue, vous vous attendez probablement à voir de terribles contradictions entre mes premières

lettres et celle-ci. Vous allez en juger : je ne vous réponds que de ma franchise ; votre esprit, votre amitié me répondent également de votre indulgence.

Je sais bien que de grands philosophes et de grands législateurs ont voulu nous persuader que les peuples, comme les hommes, naissaient tous égaux, et que la seule différence que l'on pouvait observer de l'un à l'autre, tenait uniquement à l'influence plus ou moins sensible de l'éducation et du gouvernement. Je ne prétends contrarier ces Messieurs dans aucun de leurs projets, dans aucune de leurs vues; ils trouveront peut-être quelque jour le moyen de soumettre à l'évidence de leurs principes, toutes les exceptions, toutes les singularités, toutes les licences de la nature, quelque invincibles qu'elles m'aient paru souvent. Jusqu'à nouvel ordre, il m'est impossible de ne pas voir que la confor-

mation physique de nos organes, la qualité des alimens dont nous sommes accoutumés à nous nourrir, la température du climat que nous habitons, influent prodigieusement sur l'exercice de toutes nos facultés, sur le caractère de nos habitudes et de nos affections. En conséquence vous me permettrez de vous entretenir d'abord du climat de l'Angleterre et des effets très-remarquables dont je ne saurais entrevoir une cause plus simple et plus naturelle.

D'abord, ce qui distingue ce climat-ci de la manière la plus marquée, c'est son extrême inconstance et son extrême humidité. Tous les vents y portent la pluie; et, dans les plus beaux jours, il est bien rare que l'air n'y soit encore chargé de quelques vapeurs plus ou moins sensibles. On voit des brouillards par-tout; mais de tous les pays que j'ai parcourus, il n'en est aucun où ils soient aussi fréquens,

aussi sombres, aussi lourds, aussi lents à se dissiper ; c'est ici leur patrie par excellence ; et sans l'impétuosité des vents qui la traversent et la balayent sans cesse, la terre n'y sécherait jamais ; car il est aisé de juger combien la pesante atmosphère à travers laquelle les rayons du soleil y pénètrent habituellement, en doit altérer la force et l'activité. Je ne vous dirai point comme le Marquis de Caraccioli, *qu'un beau soleil en Angleterre n'est pas tout-à-fait aussi brillant que le clair de lune à Naples* ; mais il est certain que le soleil y paraît rarement dans tout son éclat ; qu'il s'y couvre de ses plus tristes voiles, au moment même où l'on se croyait le plus sûr de jouir de sa présence ; et qu'en général, j'ignore par quel motif, si ce n'est par une attention toute particulière pour l'immortel Newton et ses disciples, la nature s'est montrée, dans ce pays-ci, beaucoup moins avare de belles nuits que

de beaux jours. Young, si rudement apostrophé par le Mierre dans ses *Fastes*, ce Young, *Noctambule, pressé que le soleil se couche*, vu la distribution particulière des jours et des nuits de sa patrie, n'était donc pas si dégoûté qu'on aurait pu le croire.

Je n'ignore pas que ce que j'ai dit sur les brouillards, est encore plus vrai de Londres que du reste de l'Angleterre. La prodigieuse quantité de charbon de terre que l'on y consomme ajoute à leur consistance, en prolonge la durée, et contribue sur-tout à rendre ces vapeurs plus noires et plus étouffantes. Je n'en suis jamais plus importuné qu'au moment où je me lève. Respirer l'air frais du matin est une sorte de bonheur dont on ne peut jouir dans cette belle et grande ville ; c'est une chimère poëtique, reléguée, comme tant d'autres jouissances de l'âge d'or, dans le

cerveau de quelques faiseurs d'églogue. Je suis persuadé que c'est à cette privation qu'il faut attribuer l'habitude qu'ont généralement tous les Anglais de se lever beaucoup plus tard que nous. On prétend, à la vérité, que toutes ces exhalaisons, imprégnées de souffre et de salpêtre, loin d'être malfaisantes, neutralisent le brouillard, purifient l'air et l'entretiennent presque toujours dans une température assez modérée. Cela peut-être ; mais ce qui n'est pas moins certain, c'est qu'elles empêchent le tems de s'élever, rendent l'atmosphère qui vous environne plus opaque, plus épaisse, et mêlent très-sensiblement à l'air que vous respirez une fumée noire et fort déplaisante.

Ce qui prouve, à la circonstance près qu'on vient d'observer, que le climat de toute l'Angleterre ne diffère pas beaucoup de celui de Londres, c'est la nature même

de ses productions. Les soins d'une excellente culture y produisent de très-bon blé et en assez grande abondance ; année commune, la subsistance de quatorze mois ; de riches pâturages, des pommes de terre beaucoup meilleures qu'en France, et du fort bon houblon ; mais le raisin, tous les fruits, tous les légumes qui ne doivent leur origine ou leur perfection qu'à l'influence particulièrement favorable d'un beau soleil, y sont fort rares ; ce n'est qu'à force d'art qu'on les fait naître, et leur végétation factice en offre plutôt l'apparence que la réalité. On n'y peut guères voir que les pénibles efforts faits par le luxe pour tromper sa propre fantaisie ; c'est Vulcain qui prétend lutter contre Apollon : or, les Dieux même ont torts, quand ils s'avisent de faire un métier qui n'est pas le leur.

Un ciel serein est une nouvelle ici, qui

fait oublier toutes les autres ; et il est impossible qu'un étranger ne remarque pas le vif intérêt avec lequel on entend répéter par-tout, dès que le soleil daigne se montrer un peu : -- *A very fine day* -- *very fair weather indeed.* --

Ne serait-ce pas cette rareté des beaux jours en Angleterre, qui pourrait expliquer pourquoi ce pays a produit tant de grands poëtes et si peu de grands peintres. On y voit rarement la Nature dans tout l'appareil de sa beauté. Comment l'imagination n'y serait-elle pas plus sensible ; comment n'en serait-elle pas plus frappée ? La belle Nature, dans cette île, est une maîtresse qu'on ne voit qu'un instant à la dérobée. Ailleurs ; et sur-tout en Suisse, en Italie, dans quelques provinces méridionales de la France, c'est une femme avec laquelle on est accoutumé de passer sa vie. Ses charmes ne peuvent plus avoir le même

attrait, ni produire des sensations aussi vives. La vivacité de ces impressions suffit pour faire de grands poëtes, mais non pas de grands peintres, parce que, pour copier la Nature avec le pinceau, ce n'est pas assez d'en avoir été fortement touché; les moyens de cet art exigent plus de tems. Il a besoin de contempler son modèle à loisir, il lui faut un beau jour pour en saisir, pour en répandre la lumière sur tous les objets qu'il doit imiter. Ce n'est que sous un beau ciel qu'on trouve des couleurs vraies, des couleurs vives et brillantes.

Si l'on vous disait que sous telle latitude, il éxiste une île où les vents sont extrêmement variables, le climat assez tempéré, mais l'air presque toujours chargé de brouillards et de vapeurs humides; si l'on vous disait encore, que le peuple qui l'habite, s'étant procuré par son travail

et par son industrie une grande aisance, a contracté l'habitude et le besoin d'une nourriture abondante; qu'il mange à la vérité peu de pain, l'aliment qui se change le plus facilement en chyle, mais beaucoup de viande, beaucoup de beurre, beaucoup de pommes de terre; et que sa boisson habituelle est une bière forte, singulièrement nourrissante, et dans laquelle il entre même un peu d'opium (1); ne seriez-vous pas d'abord tenté de présumer qu'avec un tel régime et dans un tel climat, l'homme doit avoir en général plus de substance matérielle, plus d'étoffe pour vivre et pour se reproduire, sous quelques rapports même plus de force et de vigueur pour agir, pour supporter certaines fatigues et certains travaux; mais que communément, du moins, il doit avoir aussi la fibre plus flasque et plus molle, par conséquent moins élastique, moins susceptible, et qu'aux exceptions près, ses esprits

animaux doivent être moins légers et circuler avec plus de lenteur ? Eh bien ! ce que vous auriez présumé, j'ai cru le voir.

Les caricatures anglaises représentent toujours les Français comme de pauvres squelettes tout décharnés, et l'on ne peut disconvenir qu'en général les Anglais ne paraissent infiniment mieux nourris : cela ne vient pas seulement de ce qu'en effet ils mangent davantage, mais de la diversité des alimens dont l'une et l'autre nation est habituée à vivre. Il entre beaucoup plus de matière grasse et terreuse dans le régime anglais ; le nôtre est tout à la fois moins lourd et plus naturellement tonique ; il doit entretenir avec plus de facilité la chaleur du principe vital, et rendre la circulation du sang plus vive. Il est impossible que l'abus de la première de ces méthodes ne donne au caractère moral,

plus de pesanteur, d'indolence et de tristesse; l'abus de l'autre, beaucoup de légèreté, d'étourderie et de précipitation.

La maladie à laquelle les Anglais sont particulièrement sujets; et dont le nom a passé dans les autres langues de l'Europe, le *Spleen*, n'est-elle pas encore une preuve sensible des effets de cette double influence de leur régime et de leur climat? Demandez d'ailleurs à notre ami Montaigne, combien l'aspect habituel d'un horizon couvert et nébuleux, dispose l'esprit et l'imagination à l'humeur et à la tristesse. Il n'est pas sûr pourtant qu'un beau ciel en guérisse toujours; car c'est sous le beau ciel de Montpelier que Lord Clive, ennuyé d'être un des plus riches particuliers de l'Europe, fut se brûler la cervelle.

Le désir, le besoin de sortir de cet état d'abattement, de langueur, d'engourdisse-

ment, qui ne peut manquer de résulter d'une pareille manière d'exister, fait qu'on a recours à plusieurs moyens qui ne sont pas sans inconvénient. On boit d'abord beaucoup de thé ; cette boisson facilite, sans doute, les digestions pénibles ; elle agite et dissout les humeurs ; mais elle excite aussi la transpiration, et, sous ce rapport, elle contribue à relâcher davantage tout le système nerveux. Un moyen plus dangereux encore, est l'usage immodéré des vins les plus violens, des liqueurs les plus fortes. Le *gin* et le *brandy* sont le punch du peuple ; et les femmes de cette dernière classe, au moins, n'y sont pas moins adonnées que les hommes.

C'est en combinant le résultat de ces différentes observations météorologiques et diététiques, que je pense m'expliquer assez bien pourquoi le caractère anglais est tout à la fois plus lent, plus mesuré, plus

inquiet et plus sombre que le nôtre; son activité moins vive et plus réfléchie; sa gaieté moins naturelle, plus rare et plus convulsive; son esprit moins léger, plus ferme et plus profond; sa sensibilité moins apparente, moins mobile, mais peut-être plus vraie et plus soutenue. Lorsqu'il est actif, c'est par calcul et par réflexion. Ses momens de folie et de gaieté tiennent, en quelque sorte de l'ivresse, et ressemblent plus ou moins à des accès de fièvre. Qui n'a pas de l'esprit en France? Je dirais volontiers que même les bêtes et les sots n'en manquent pas. Mais ici, quoique le peuple ait en général un sens fort juste et fort droit, vous ne trouvez guères ce qu'on peut appeler de l'esprit, qu'aux hommes de génie et à ceux dont une culture assidue a développé les dispositions naturelles. Ce n'est pas une de ces plantes parasites que le terroir du pays produise, pour ainsi dire, de lui-même; elle

ne germe ici que dans les terres bien préparées pour en recevoir et pour en développer la semence. Il y a donc, si vous voulez, moins d'esprit en Angleterre qu'en France; mais celui qui s'y trouve est plus mûr, plus original; il y a surtout beaucoup moins de fausses prétentions au bel esprit: il est sur-tout moins commun d'en abuser, et l'on n'y pense pas, comme ailleurs, qu'avec un peu d'esprit on puisse suppléer à tout, on puisse tout entreprendre et tout décider sans connaissances préliminaires, sans application, sans expérience.... Mais parlons un peu de la situation du moment.

Ce gouvernement-ci, comme les autres, n'a pu voir sans effroi le grand orage qui menace d'embraser ou d'éclairer l'Europe entière; et s'il parvient à le conjurer, ce sera moins par la force même de sa Constitution, que par l'habileté de

ses ministres ou leur heureuse étoile. Il n'y a que la prudence et, si j'ose m'exprimer ainsi, l'à plomb naturel du caractère national, il n'y a plus que cette habitude de sagesse, et la capacité des ministres, qui puissent défendre aujourd'hui cette heureuse contrée du danger des principes démocratiques. Plus j'étudie les ressorts du gouvernement et l'effet de leur jeu habituel, plus je trouve vrai ce que m'écrivait dernièrement le B. de G. « La » prospérité de l'Angleterre tient au carac» tère public, énergique et sensé de cette » nation, et sur-tout à la force que ce » caractère communique à son ministère, » qui ne peut-être faible et se soutenir. »

Les idées nouvellement établies en France, ont, avec les passions les plus violentes et les plus secrettes du cœur humain, des rapports si séduisans, que rien ne semble pouvoir en arrêter le progrès. Moins on

s'explique ces mots d'*Égalité*, de *Liberté*, plus leur magie est irrésistible. Il y a si loin de la liberté française à celle de tous les gouvernemens connus, que les différences même qui distinguaient avec tant d'avantage la Constitution anglaise disparaissent dans cette immensité. Je ne suis donc plus surpris, en y réfléchissant, d'avoir trouvé dans ce pays-ci des dispositions révolutionnaires si généralement répandues; elles le sont dans toutes les classes, sans en excepter même tout-à-fait celle qui, pour son intérêt, semblerait devoir les redouter le plus.

Tout le monde, sans doute, ne désire pas une grande révolution, au même dégré ni de la même manière. Les riches propriétaires des campagnes et de la cité ne voudraient que d'utiles réformes dans le mode de la représentation nationale; dans la répartition des impôts; sur-tout

dans la perception des droits de la douane; dans la prodigalité des émolumens de tant de places ou d'emplois inutiles ; des *sinecures*, dans les formes infiniment vexatoires et sur-tout infiniment dispendieuses de la jurisprudence civile. Mais comment se persuader que la seule manière d'obtenir la première de ces réformes, n'ouvrirait pas infailliblement la barrière à des volontés beaucoup plus étendues, beaucoup plus prononcées ? Est-il une seule discussion touchant à la grande question de la souveraineté nationale, qui ne risque de bouleverser tout le système du corps politique ?

Cependant, ici comme en France, on ne parle, on ne lit, on ne rêve que révolution ; ceux qui la craignent et ceux qui l'espèrent s'en occupent également. Le nombre des ouvrages, des pamflets et des carricatures révolutionnaires, qui ont

paru depuis dix-huit mois, est prodigieux. Dans le nombre des premiers, il faut distinguer éminemment les écrits de Thomas Payne (2), dont l'influence eut déjà tant de part à la révolution de l'Amérique. Le succès de ses *Rights of Men* ne peut se comparer qu'à celui qu'eurent en France les premières brochures d'Emmanuel Sieyes. Il n'y a guères que deux papiers-nouvelles qui soient rigoureusement dans le sens de la révolution ; le *Morning Cronicle* et le *Gazetter*; mais tous les autres, pour conserver leurs abonnés, n'en sont pas moins forcés d'entrer dans de grands détails sur les affaires de France. Ainsi, par ceux qui veulent en dire du mal, comme par ceux qui en disent du bien, le peuple n'en est pas moins entretenu sans cesse des merveilles les plus propres à l'étonner, à l'intéresser, à le séduire. Il n'y a que la Gazette de la Cour qui n'en parle presque jamais.

Le peuple anglais est au fond trop juste, trop bon, trop sensible pour méconnaître tous les avantages dont sa Constitution l'a fait jouir depuis plus d'un siècle; il conserve donc pour cette Constitution un assez grand attachement, je ne saurais en douter; mais il n'a sûrement plus pour elle le même respect, la même idolâtrie. Les mots consacrés, *King and Church*, ne frappent plus aussi superstitieusement son oreille : on leur a trop associé ceux d'impôts et de taxes, pour ne pas en diminuer un peu l'enchantement. Aux spectacles on applaudit toujours avec transport *God save the King*; mais on a vu lire plus d'une fois, sans trop de surprise, sans trop d'indignation, ces terribles mots tracés en grosses lettres au coin des rues : *no King; no Parliament.* Dans une de ses dernières diatribes, Thomas Payne déclare hautement qu'il ne faut espérer aucune réforme essentielle en Angleterre, si l'on refuse

d'avoir recours à la seule puissance protectrice du peuple, à celle d'une Convention nationale.

Deux circonstances particulières à l'époque actuelle, ont dû donner un grand mouvement aux principes révolutionnaires ; l'accroissement prodigieux de la classe des hommes aisés, et le très-grand nombre d'hommes instruits plus ou moins. Autrefois le riche était plus loin du pauvre ; le savoir et les lumières plus loin de l'ignorance. Le pauvre est plus blessé, plus froissé qu'il ne l'a jamais été, dans tous ses points susceptibles, par la différence odieuse de la richesse à l'indigence.

Ces deux circonstances tiennent au progrès singulier de l'industrie et du commerce, à l'invention de l'Imprimerie et à ses usages si multipliés, à l'entassement des hommes dans les grandes villes, à la facilité que

donne à la circulation des idées l'extrême faveur de quelques langues communes, pour ainsi dire, à toute l'Europe.

La masse existante des richesses, du numéraire n'a pas conservé ses anciens rapports. La manière dont cette masse s'est divisée en fait sentir davantage, autrement du moins, toutes les influences douces ou pénibles. La pluie d'or répandue par les grandes dettes publiques, par l'étendue de notre commerce, par la multiplicité de nos manufactures, n'a pas été recueillie comme ci-devant. Un plus grand nombre d'individus a pu ramasser cette manne empoisonnée; les jouissances variées qu'elle procure ont inspiré plus d'envie; ceux qui n'ont pu les partager, en ont ressenti plus d'impatience et d'humeur....

D'après ces données générales et particulières, vous penserez peut-être que tout,

dans ce pays-ci, doit amener incessamment une grande révolution. Je vous laisserai le soin de développer, suivant vos vues, les circonstances qui me persuadent le contraire.

Le ministère est aussi parfaitement d'accord ici qu'il l'était peu en France, au commencement de 1789. L'opposition même ne suivra sa marche ordinaire qu'avec beaucoup de réserve et de mesure.

Il y a beaucoup plus de propriétaires ici qu'en France, et l'esprit public y donne aux hommes une grande habitude et beaucoup de moyens de se rallier à leur véritable intérêt.

Le nombre des pauvres est très-grand; mais l'étendue des ressources destinées à les secourir est plus prodigieuse encore. La population de l'Angleterre n'excède

guères sept millions; celle des trois Royaumes onze ; et la taxe pour les pauvres s'élève à soixante-douze millions de France, sans y comprendre les riches revenus de tant d'hopitaux publics et d'hospices particuliers, de tant de *Workhouses* et d'ateliers de charité, ainsi que d'autres établissemens gratuits d'éducation publique, de *Fellowships* de *Scholarships* ect.

Tout ce qui possède quelque chose, sent que l'Angleterre n'a pas les mêmes forces, la même puissance, encore moins les ressources extraordinaires qu'eut la France pour supporter les terribles hasards d'un grand bouleversement politique. Que deviendrait, au milieu de ces secousses sa dette publique, le fantôme imposant de son immense crédit ?

On ne redoute pas beaucoup les violences ou la cruauté de la populace anglaife

livrée à elle-même ; mais on serait fort effrayé de sa fureur pour le pillage.

Quelque atteinte qu'aient pu porter certains ouvrages à l'amour superstitieux de la Constitution, il vient de se former un grand nombre d'associations de tout genre pour la défendre.

Les autorités constituées ont conservé toute leur action, toute leur énergie, et elles sont parfaitement disposées à seconder et à maintenir le gouvernement.

Je ne puis vous dissimuler que les malheurs du mois d'Août et de Septembre n'aient fort altéré l'intérêt qu'avait inspiré le nouvel ordre de choses ; mais ces impressions sinistres avaient été presque effacées par le bonheur inattendu, par la gloire enivrante de vos succès militaires (3). Je crains que quelques-unes de vos dernières lois, que toute la politique du

monde ne saurait faire paraître ni plus justes ni plus humaines, ne fassent une impression encore plus funeste, sur-tout si toute la violence de ces mesures ne vous sauve pas des horreurs de l'anarchie que tant de circonstances ont si malheureusement prolongée, mais que l'on finirait, sans doute, par attribuer à la nature même de vos principes.

« Ce qui pourra préserver long-tems ce » pays-ci des troubles qui viennent d'agi- » ter la France, me disait un bon né- » gociant de la Cité, c'est la différence » du caractère des deux nations. Un Fran- » çais est toujours pressé d'aller en avant; » quelques soient ses facultés, sa confiance » est extrême et n'est jamais arrêtée par » rien. L'Anglais, quelque reconnu que » soit son mérite, conserve toujours l'ha- » bitude d'une plus grande réserve, d'une » plus grande défiance ».

Vos succès en Allemagne, n'ont guères excité jusqu'à présent que beaucoup de surprise et d'admiration; portés plus loin, peut-être feraient-ils naître un autre sentiment.

Il faudrait calculer encore quel serait ici l'effet d'une guerre, où l'orgueil et l'intérêt de la nation sembleraient également intéressés....

Il est bien vrai, mon cher, que dans l'art d'écrire comme dans l'art de peindre, comme dans l'art de penser, ce qu'il y a de plus difficile; c'est de saisir le trait juste sans l'affaiblir, sans l'exagérer. Je suis loin de me flatter d'avoir souvent ce bonheur; mais n'allez pas me prêter aussi des expressions plus fortes que celles que j'emploie. Je n'ai jamais prétendu que le soleil et l'Angleterre fussent absolument brouillés; j'ai pu dire, tout au plus, que ce Dieu paraissait n'avoir pour cette contrée qu'un goût tranquille et froid, qu'il se passionnait au moins rarement pour elle, et que souvent il se permettait de la bouder un très-long tems. C'est ce voile éternel de fumée et de brouillard qui lui déplaît sans doute; et, malgré tout mon respect pour la terre de philosophie et de liberté, je suis forcé de

convenir que ce voile est un grand tort. Je vous ai beaucoup parlé brouillard dans ma dernière lettre; je vous parlerai beaucoup fumée dans celle-ci.

Il y a de l'avantage et de l'inconvénient à tout. Je veux bien croire qu'avec du charbon on se chauffe mieux et plus économiquement qu'avec du bois: il est possible que la chaleur du charbon, plus égale, plus soutenue, plus ardente, soit aussi la plus propre à dessécher un air extrêmement humide, et, par cette raison, d'un usage à-peu-près indispensable dans un climat tel que celui d'Angleterre. Mais je prendrai la liberté de remarquer d'abord qu'il s'en faut de beaucoup que les feux de ce genre soient aussi vifs, aussi gais que les nôtres; ensuite, que la construction de cheminée qu'exige l'entretien de ces feux, n'est ni fort agréable, ni fort commode, au moins pour se chauffer les

extrémités du corps les plus sensibles au froid et à l'humidité, les pieds et les mains. Voilà des reproches qui pourraient vous toucher assez, ce ne sont pourtant pas à mon gré les plus graves.

Que les médecins nous assurent tant qu'ils voudront, que rien n'est plus sain à respirer que les exhalaisons sulphureuses dont l'atmosphère de Londres ne cesse d'être imprégnée, je ne vois pas que les phthisies et les rhumes y soient moins communs que par-tout ailleurs ; j'ai cru voir même tout le contraire ; mais je ne suis pas assez savant pour disputer avec ces Messieurs. La seule observation sur laquelle j'ose insister dans ce moment, c'est qu'il me paraît difficile que les yeux, le nez, la bouche, les oreilles, tous les organes de nos sens, soient sans cesse enveloppés d'une fumée très-noire, très-subtile, très-pénétrante, sans en éprouver

une altération plus ou moins sensible ; et cet effet doit, ce me semble, être d'autant plus remarquable, que cette fumée s'attache véritablement aux membranes qui en sont les plus susceptibles, comme vous vous en appercevrez trop facilement, le matin à votre réveil, au premier sentiment que vous éprouverez dans votre gorge, après avoir couché dans une chambre à feu dont vous n'aurez pas fait éteindre l'âtre de bonne heure. Moquez-vous de moi, mon cher, si vous en avez envie; accusez ma façon de voir de prévention frivole ou minutieuse, vous ne m'ôterez point de l'idée que ces fibres si délicates, ces petites houpes nerveuses dont la finesse détermine le plus ou le moins de sensibilité que nous avons reçue de la nature, frappées continuellement de cette espèce de suie, de cette espèce de caustique qu'exhale le charbon de terre, quelque faible qu'il puisse être, ne finissent

par être au moins fort émoussées, et qu'ainsi leur tact ne perde quelque chose de sa vivacité, de sa prestesse, de son irritabilité naturelle. La probabilité de cette présomption n'est-elle pas confirmée d'ailleurs par toutes les expériences, qu'elle explique mieux qu'aucune autre hypothèse ?

Rappelez-vous ici, mon cher, tout ce que je vous ai déjà dit des habitudes, des goûts, des usages de ce pays ; vous y trouverez la vie plus occupée peut-être qu'en France, mais surement moins active, moins mobile, moins agitée ; les impressions plus profondes mais aussi plus graves, plus lentes ; les sentimens plus violens, plus passionnés, peut-être, mais moins variés, moins fins, moins légers. Cette espèce d'intelligence vive et prompte, cette espèce d'instinct subit ou rapide, cette prestesse singulière d'esprit et de

goût, qui semble dépendre beaucoup plus de la nature même de nos premières sensations, que de l'exercice réfléchi de nos facultés intellectuelles, est surement moins commune en Angleterre. Or, comment expliqueriez-vous plus naturellement cette différence d'un peuple à l'autre, que par l'influence physique de la cause que je viens d'indiquer; influence très-réelle, et dont je crois appercevoir des effets encore plus prochains, encore plus immédiats?

Tous les mets pour lesquels les Anglais ont une préférence décidée sont des mets de haut goût, comme leurs soupes de tortues; en général tous leurs potages, tous leurs ragoûts, sont fort épicés ou bien extrêmement doux; comme leurs *tarts* et leurs *puddings*. Leur manière d'apprêter leurs légumes est à la vérité fort insipide, mais aussi n'en mangent-ils guères, et n'en

mangent-ils que par régime. Les vins qu'ils préfèrent, sont également ou très-âpres ou très-doux, tels que le vin de Porto, la Malvoisie et le Madère. Nos meilleurs vins de Bourgogne, de Champagne, de Bordeaux ne leur paraissent assez forts que lorsqu'on y mêle adroitement plus ou moins d'eau-de-vie ; ils ne les trouvent d'une qualité supérieure, ils ne les croient *genuine* qu'après qu'on les a préparés de cette manière. Je pourrais entrer dans beaucoup d'autres détails de ce genre, mais en voilà bien assez, ce me semble, pour démontrer que leur sensibilité physique, toute vive qu'elle paraît dans certaines circonstances, éprouve un besoin plus habituel d'être excitée, de l'être fortement, même avant le malheur si-commun dans d'autres pays, celui d'avoir été blasée de bonne heure.

Il est une sensibilité morale qui se

confond, pour ainsi dire, avec celle de nos sens, qui semble en dépendre d'une manière irrésistible ; c'est le caractère particulier de cette sensibilité qui détermine presque toujours celui de nos premières sympathies, de nos premières émotions. Suivant toutes les observations que j'ai pu faire, cette espèce de sensibilité paraît surement moins susceptible chez les Anglais que chez nous ; et sans vouloir exclure l'influence d'un grand nombre d'autres causes, je ne puis m'empêcher de penser que la vapeur du charbon de terre y doit avoir beaucoup de part. Ce qui me le persuade encore davantage, c'est que la sensibilité morale la plus éloignée, la plus indépendante de l'empire des sens, se montre peut-être chez ce même peuple plus délicate, plus énergique, plus scrupuleuse, plus pure que ches aucun autre ; sous la sauve-garde d'un caractère d'esprit plus sage, plus réfléchi,

de mœurs publiques plus retenues, plus austères, de préjugés respectables, au moins comme appuis conservateurs de la faiblesse humaine, je la crois en général moins corrompue et moins corruptible. Tous les sentimens de décence, de pudeur, d'humanité, d'attachement particulier, de bienveillance universelle, toutes les affections constantes, douces, généreuses dont le cœur peut être vivement affecté, honorent cette nation de la manière la plus distinguée. Je n'en chercherai point la preuve dans ses romans, dans l'Histoire chevaleresque de ses héros, dans les mœurs et dans les procédés de ce que nous appellions autrefois la bonne compagnie ; mais dans les usages de sa vie domestique, dans les habitudes de la dernière classe du peuple. Les femmes les plus avilies par leur condition, réduites à prostituer au premier venu leurs charmes, ou plutôt leurs faveurs, conservent près-

que toujours, dans ce désordre même, une sorte de honte et de réserve que les femmes du même état ne connaissent point ailleurs. J'ai vu beaucoup de jeunes gens qui en étaient confondus, beaucoup de vieux libertins qui s'en plaignaient amèrement. Quelque fréquentes que soient ici les rixes parmi le peuple, il est rare qu'elles soient meurtrières. Le point d'honneur le plus délicat préside à leur manière de *boxer*. Il est peut-être sans exemple qu'un combattant qui se jette par terre, ou demande merci, ne désarme aussitôt le courroux de son adversaire, et les spectateurs ne manqueraient pas de faire une justice éclatante de quiconque oserait enfreindre les lois du combat. A ces traits d'humanité, vous m'opposerez, peut-être, les scènes sanglantes qui précèdent ou qui suivent trop souvent le scrutin des élections parlementaires. Je crains fort d'être embarrassé de ma réponse. Ce sont les

grandes orgies de la liberté ; c'est l'ivresse passagère de la souveraineté que le peuple exerce dans ce moment ; ce n'est pas là son état habituel. Oserai-je ajouter que rien ne prouve mieux que les passions populaires ne sont pas toujours les administrateurs les plus sages, les plus sûrs du pouvoir qui leur est confié ? Comme il serait à désirer de n'avoir jamais pour rois que des Titus ou des Marc-Aurèle, ne serait-il pas fort à désirer aussi de n'avoir jamais pour peuples souverains que des Houinhoums ou des Troglodites ?

Je reviens à mon sujet. La première tragédie anglaise que j'ai vu à Londres est *Juliette et Romeo*. Cette pièce est aussi monstrueuse que tous les autres chefs-d'œuvre du même auteur, mais elle étincelle aussi des mêmes beautés. Le spectacle en est très-attachant, plusieurs situations du plus grand pathétique. C'est Miss Esten

qui jouait pour la première fois le rôle touchant de Juliette. Si sa manière de rendre ce rôle pouvait laisser quelque chose à désirer, sa jeunesse, sa beauté, sa voix sensible et sonore lui prêtaient du moins une grande illusion. Je la trouvai sur-tout ravissante, dans la belle scène du second acte, lorsqu'elle dit à son amant :

Romeo, doff thy name,
And for that name which is no
part of thee,
Take all myself.

Quelque occupé que je fusse de la pièce et de l'actrice, je ne l'étais cependant pas assez pour ne pas regarder autour de moi. Quelle différence de la morne tranquillité de ce spectacle, à l'agitation vive et sympathique des nôtres ! Mon étonnement de voir sur tous les visages, si peu de mar-

ques d'intérêt ou d'émotion, s'arrêta plus particulièrement sur une jeune personne dont je n'étais pas fort éloigné, et qui me paru mériter d'être distinguée, non seulement parce qu'elle était de la figure la plus aimable, mais encore parce qu'elle paraissait extrêmement attentive au spectacle. Ce charmant visage n'en restait pas moins froid, moins immobile que tous les autres, et déjà je commençais à la fixer avec un sentiment d'humeur, lorsque succombant aux efforts qu'elle avait faits, sans doute, jusqu'à ce moment pour retenir ses larmes, je la vis s'évanouir, étouffée de sanglots, dans les bras du jeune ami qui l'accompagnait; c'était presque à la fin de la pièce, lorsque Juliette dit, en se jetant sur le corps de son époux :

Stay, stay for me Romeo
A moment stay ; fate marries us
in death

And we are one, no pow'r shall part us.

Soyez sûr, mon ami, que si cette délicieuse enfant n'eût pas respiré toute sa vie la vapeur du charbon de terre, les larmes eussent coulé plutôt; sa poitrine n'en eût pas été si fortement oppressée; sa sensibilité n'eût pas été plus vraie, mais plus vive et plus douce.

Comme il est une sorte de sensibilité morale qui tient plus particulièrement à l'impression naturelle des sens, il est aussi, sans doute, une sorte d'esprit plus immédiatement soumise à leur influence; et je ne puis croire que toute cette partie de l'esprit qu'on appelle goût ne se trouve plus communément, ne soit au moins plus susceptible de perfection chez un homme doué d'une grande finesse de sens, que chez celui qui n'aurait pas reçu

de la Nature la même organisation, ou chez qui les habitudes, ou quelques circonstances particulières, en auraient altéré la délicatesse. J'ai toujours été frappé de l'expression dont se servaient les Latins pour désigner un homme de goût ; ils l'appellaient *homo emunctæ naris*. Horace l'a, je crois, employée plus souvent qu'aucun autre. Or, comment voulez-vous appliquer ce mot au meilleur nez du monde, lorsqu'il est rempli de fumée et de brouillard ? Le tabac n'est pas plus propre, si vous voulez, mais il produit précisément l'effet contraire, car au lieu d'émousser l'irritabilité des fibres, il l'excite et la réveille.

Sans prévention, comparez les bons ouvrages de notre littérature, aux chef-d'œuvres de la Grèce et de l'ancienne Rome, n'y trouverez-vous pas, je suis loin de leur accorder exclusivement tout-

autre mérite ; n'y trouverez-vous pas un goût plus pur, plus sévère que dans les meilleurs ouvrages de la littérature anglaise ? Cette pureté, cette élégance, cette délicatesse de goût a dégénéré trop souvent, j'en conviens, en manière, en faiblesse, en monotonie ; elle a rendu surtout nos compositions moins hardies, moins neuves, moins originales ; mais la vérité de l'observation générale n'en subsiste pas moins ; et cela suffit pour justifier la mauvaise humeur qui me l'a dictée. Vous l'appellerez frivole ou fantasque, si cela vous plaît ; je la crois au fond très-philosophique, mais je ne veux pas vous en fatiguer plus long-tems....

Vous savez, mon cher, que mes premières lettres sur l'Angleterre sont le fruit d'études laborieuses, d'observations suivies avec la plus constante opiniâtreté... durant quinze jours. N'allez pas me dire que le tems ne fait rien à l'affaire. Je suis trop sûr aujourd'hui qu'il est des circonstances où le tems fait beaucoup. Durant ces quinze jours que j'ai passé à Londres dans mon premier voyage, il faisait le plus beau soleil du monde. Depuis plus de quatre mois que j'y suis retenu par un enchaînement de fatalités assez douloureuses, ce beau soleil je ne l'ai pas vu, je pense, plus de douze fois. Il serait difficile que cette seule différence n'eut pas une influence assez remarquable, sur l'aspect d'une ville ou d'un pays, par conséquent sur les descriptions d'un voyageur un peu susceptible. Vous avez déjà pu vous en

apercevoir dans mes deux dernières lettres. Cependant, c'est toujours des mêmes yeux que je vois l'ensemble de Londres. Rien de plus imposant par l'immensité de son étendue (4), par la richesse et l'activité de sa population et de son industrie; par la disposition générale de ses *Streets*, de ses *Roads*, de ses *Lane's*, de ses *Footway's*; par le nombre et la beauté de ses *Square's*, de ses *Place's*, de ses *Field's* (5). Lorsque, par hasard, il plaît à l'astre du jour de répandre sur cette immense cité, tout le charme d'un horizon pur et serein, il n'est point d'habitation de ville plus seine et plus riante, que celles qui bordent ces grandes places dont la vaste enceinte renferme des gazons de la plus belle verdure, où de jolis bouquets d'arbustes, semés avec une heureuse négligence, rafraîchissent et reposent agréablement la vue. Plusieurs de ces places sont encore enrichies de bassins ou de fontaines. On

peut regretter, sans doute, que l'on ait dédaigné de relever l'utilité d'établissemens aussi commodes, par des ornemens d'architecture et de sculpture analogues à leur objet; mais il aurait fallu que ces ornemens fussent au moins d'un goût parfaitement sévère, pour ne pas contraster d'une manière choquante avec l'extrême simplicité des édifices environnans. Les statues dont quelques-unes de ces places sont décorées ne méritent guères, je crois, les regards d'un artiste; et celle que j'ai dans ce moment sous les yeux, toute bien dorée qu'elle est, ne saurait en imposer même à ceux d'un amateur (6).

Pour prendre une idée de l'étendue de Londres, répétez la course que j'ai faite hier matin. Partez du haut de *Piccadilly*, gagnez par *Haymarket* le *Strand*, passez devant la belle église de Saint-Paul, et suivez presque en ligne droite *Cheapside*

et *Cornhill* pour aller jusqu'à *great Towerhill ;* revenez sur vos pas par l'éternelle *Thames Street*. Après avoir fait un excellent déjeûné, vis-à-vis la banque, avec une côtelette de bœuf et les meilleurs petits pâtés (7) que vous ayez jamais mangés, remontez par *old Baily* tout *Holborn* et la superbe rue d'*Oxford ;* faites le tour de *Portmansquare ;* et ne terminez cette longue course qu'à la jolie petite ville nouvelle, le *Circus*, qu'on vient de bâtir près de *Tyburn Turnpike* (8).

Le lendemain, comme moi, vous serez un peu fatigué ; mais vous avouerez sans peine que dans quelque ville du monde (9) que vous eussiez fait la même route à pied, vous le seriez dix fois davantage. C'est incontestablement à l'heureuse idée des trottoirs, que vous en aurez l'obligation. Je sens plus que personne tout le mérite de cette institution bienfaisante ; et

mon tendre attachement pour les grandes villes me ferait désirer qu'à l'exemple de Londres, toutes pussent l'adopter, mais avec quelques modifications indispensables. D'abord, en y regardant de près, j'ose présumer que ces trottoirs si chéris, si justement vantés furent bien moins imaginés ici, pour l'agrément de ceux qui passent devant les maisons, que pour la convenance de ceux qui les habitent. Les maisons, en général, sont beaucoup moins élevées que celles de Paris, mais elles sont beaucoup plus profondes; et je ne crois point exagérer, en vous assurant qu'un bon tiers de la population de Londres demeure sous terre. D'après cette seule circonstance, vous comprendrez aisément qu'il était d'une nécessité presque absolue d'établir une espèce de rempart entre la voie des charrettes, des voitures, et les fossés plus ou moins profonds où se trouve placé le rez-de-chaussée de presque

toutes les maisons. Ce rempart est ce qui forme les trottoirs ; il n'a guères que 4 à 5 pouces de hauteur, la largeur en est fort inégale ; dans les petites rues elle n'est souvent que d'un pied, de 15 à 18 pouces ; dans d'autrres, comme Oxford *Street*, elle est de plus d'une bonne toise. Les dalles qui couvrent ces trottoirs sont larges, unies, et, grâce à la taxe imposée pour cet objet sur les propriétaires des maisons, en général assez bien entretenues. On y marche avec aussi peu de fatigue que sur un plancher ; et dans les tems même de grande pluie, si l'on ne peut l'éviter tout-à-fait, le seul inconvénient que trouvait le Marquis de Mascarille au séjour de Paris, est toujours ici beaucoup moins facheux. Mais ce qu'il est essentiel de ne pas oublier, c'est qu'à chaque instant vous passez à côté d'un précipice. Là, c'est le trou d'une charbonnière ; ici, le jour d'une cuisine ; d'un

atelier, d'un magasin, d'une taverne; plus loin, l'escalier ou plutôt l'échelle par où l'on y descend. Ces petits abymes sont quelquefois fermés d'une méchante porte, ou d'une mauvaise grille, mais le sont rarement le jour. Et ce qu'il y a de pis encore, c'est que l'entrée de tous ces lieux voisins des sombres bords, n'est pas à beaucoup près sur la même ligne; l'une est fort reculée, tandis que l'autre avance plus ou moins. Il me paraît impossible qu'un pareil vice de construction, dans la voie publique la plus fréquentée, n'occasionne pas une foule d'accidens, ou le peuple de Londres est le peuple de la terre le moins distrait et le moins étourdi. Ce qui me fait présumer que tous les habitans de cette ville ne jouissent pas à cet égard d'un privilégé exclusif, c'est que je n'ai vu nulle part, aussi bien parmi les femmes que parmi les hommes, autant de bras coupés, autant de jambes de bois. Il

est vrai qu'on en accuse un peu l'impéritie des chirurgiens du pays, qui trouvent beaucoup plus simple d'amputer un membre que de le guérir. Ces Messieurs ne ressemblent donc pas tous à mon cher D. Hunter (10). C'est à ses soins compatissans que je dois le bonheur de vous écrire encore de ma main droite : c'est à la gaieté de son esprit et de sa bonhomie, que je dois peut-être aussi d'avoir supporté, avec une résignation si tranquille, un des accidens de la vie que mon imagination avait toujours le plus redouté. Bon et généreux vieillard ! reçois ici l'hommage d'une reconnaissance que je n'ai pu t'exprimer comme je l'ai sentie. Je n'écrirai jamais une ligne dont mon cœur puisse s'applaudir, sans bénir avec le plus doux transport ton art et les bontés.... Je veux bien vous demander pardon, mon cher, de cette petite apostrophe ; mais si vous ne me pardonniez pas une digression de ce

genre, je serais bien sûr que vous ne m'aimez plus....

Après vous avoir parlé des inconvéniens et de la commodité des trottoirs, comme d'une circonstance tout-à-fait particulière à la ville de Londres, j'oserai me permettre encore ici quelques observations sur l'aspect général de cette ville. Il n'est pas fort gai; je ne saurais le dissimuler, et je vais vous en dire deux ou trois raisons, ce me semble, assez remarquables.

La première, c'est que l'architecture de toutes les maisons est de la simplicité la plus nue, pour ne pas dire la plus mesquine, et par conséquent aussi de l'uniformité la plus ennuyeuse, car vous savez bien que

L'Ennui naquit un jour de l'Uniformité.

Elles sont presque toutes en petites briques d'un rouge ou d'un jaune gris également sombre. Les fenêtres n'ont la plupart aucune espèce d'encadrement, plus rarement encore des volets. Leurs *windows* sont plutôt des trous rectangulaires que de véritables fenêtres ; et sans être architecte, je soupçonne, qu'outre l'effet désagréable qui en résulte pour l'œil, l'intérieur des habitations en doit être aussi moins garanti de toutes les injures du tems, des vents, de la grêle et de la pluie.

Un autre usage, fait pour attrister les regards d'un étranger, ce sont ces grilles de fer qui défendent l'approche de presque toutes les maisons. -- On voit que les Anglais ont plus d'un motif d'appeler leurs maisons, leur *castle*, leur château fort.— Si le fossé, derrière lequel ces maisons se trouvent retranchées, rendait de semblables barrières tout-à-fait indispensables, la

vue de tous ces barreaux si lourds, si noirs en est-elle plus riante ? On en fit un cruel abus dans l'émeute excitée par les extravagances de Lord Gordon. Mais on n'a pas besoin d'un pareil souvenir, pour les trouver fort maussades ; peut-être le paraîtraient-ils un peu moins, ornés d'un peu de dorure, ou revêtus de couleurs plus gaies. Ici l'abbé Raynal n'eut pas manqué de vous dire, à un écu près, de combien ce seul usage doit augmenter tous les ans la consommation du fer en Angleterre. Je n'ai point, comme lui, le secret de pareils calculs ; ce que je puis vous assurer, c'est que cette consommation doit être énorme, et j'en félicite la Suède et la Russie.

Il n'y a presque aucune partie de la ville, où l'on jouisse de la vue du superbe fleuve qui la traverse : non-seulement il n'y a point de quais, mais si vous en ex-

ceptez les trois ponts, de Londres, de *Blackfriars*, de *Westminster*, qui sont vraiment magnifiques, un très-petit nombre de bâtimens tels que *Temple Bar* et *Sommersetshouse*, les deux bords de cette belle rivière ne sont couverts que de misérables baraques, de vieux hangards, de véritables cabanes de pêcheurs. On a donc trouvé le secret de laisser obstruer presque entièrement les quartiers qui semblaient le plus susceptibles d'embellissemens; on s'est ainsi privé du plus riche et du plus riant spectacle que pût offrir le site fortuné de cette immense capitale. Peut-être a-t-on craint que des quais ne fussent nuisibles à la liberté de la navigation, n'embarrassassent plus ou moins l'approche et l'emplacement des vaisseaux : peut-être a-t-on craint aussi que tout le limon que laisse après elle la marée, n'empêchât souvent de jouir de l'agrément de cette belle situation.

Quelque tristesse que les circonstances

que je viens d'indiquer puissent répandre sur l'aspect d'une ville, en y joignant surtout ce que j'ai dit ailleurs de l'effet des brouillards, et de la vapeur du charbon de terre, il est certain que tous ces désagrémens sont compensés, à Londres, de plus d'une manière; d'abord, par l'extrême propreté qui règne dans toutes les maisons, au dedans et au dehors; par la grande activité du commerce et de l'industrie qui en fait le séjour le plus vivant et le plus animé; par le spectacle si riche et si varié de cette multitude de magasins et de boutiques où l'on voit étaler, avec le soin le plus ingénieux, les productions, le travail et les arts de toutes les parties du monde. Enfin, si l'on eut raison de dire que toute grande ville pouvait être regardée comme un extrait de l'univers, il n'en est aucune dont on puisse le dire avec plus de vérité que de celle-ci. C'est sous ce rapport que je ne pouvais me lasser de l'admirer en

1789 ; et depuis que je l'ai revue avec plus de loisir, et peut-être avec moins d'engouement, sous ce rapport, ma manière de la voir est toujours la même.

Ah ! puisse le zèle révolutionnaire respecter toujours ces superbes monumens de la civilisation européenne, les respecter du moins aussi long-tems qu'il ne nous aura pas prouvé, dans d'autres contrées, que, grâces aux nouveaux systêmes, on peut les surpasser encore par de plus grands prodiges de puissance et de bonheur ! La souveraineté nationale, quelque absolue qu'on puisse la supposer, n'aura jamais le droit de sortir des limites de la raison et de la justice. N'est-ce pas en sortir que de sacrifier évidemment le repos, la félicité des générations présentes, à l'espérance chimérique du repos et des félicités que l'on promet aux générations futures, avec une confiance si généreuse, mais encore plus folle, au moins plus téméraire ? . . .

P. S. On vous a parlé d'un billet en vers que j'écrivis de ma main gauche, huit ou dix jours après mon accident. Le voici ; c'est à Mademoiselle M., chez qui javais eu le malheur de me casser le bras, et qui m'avait fait demander plusieurs fois, avec l'intérêt le plus obligeant, la permission de venir me voir.

Si l'Art de plaire veut venir
Trouver ce soir l'Art de souffrir,
Dans un simple réduit, près d'un âtre un peu sombre,
A la manière du pays,
Il verra doux repos, tendres soins, bons amis ;
Ces derniers en fort petit nombre ;
Et l'aimable Pitié cachant ses pleurs dans l'ombre,
Pour ne montrer qu'un œil vif et serein.
Je ne répondrai pas, Zirphé, qu'à votre suite,
Ce bel enfant si doux et si mutin,
A qui depuis long-tems ma porte est interdite,
Ne se glisse aussi sur vos pas :
Ce qu'il a résolu, nous ne l'empêchons pas.
Serais-je d'humeur à m'en plaindre ?

Il est si bien, dit-on, lorsqu'il est pès de vous... :
Et puis, quelque motif que l'on ait de le craindre,
Ne lui devons-nous pas nos momens les plus doux ?
Comme il nous trompe, il nous charme à tout âge ;
Et par lui, le plus fou, c'est encore le plus sage.

Venez donc seule, ou venez avec lui :
Las ! je redoute peu son caprice aujourd'hui.
Sans vos regards touchans, il perdrait son empire ;
Et l'attrait enchanteur
Qui pare votre esprit, que votre grâce inspire,
N'a pas besoin d'un charme plus flatteur.

Ce que j'avais le plus mal vu dans mon premier voyage en Angleterre ; ce que j'ai revu, peut-être, avec le plus de soin, dans celui-ci, c'est le théâtre. Tourmenté de mes souvenirs et de mes regrets, voyant la seule espérance qui pouvait me consoler, s'éloigner sans cesse, et quelquefois disparaître entièrement ; mécontent de ma situation présente, plus accablé des incertitudes de l'avenir, ce n'est qu'au théâtre que je trouve encore une sorte de bonheur ; celui de m'intéresser vivement à des affections qui ne sont pas les miennes ; celui de répandre des larmes qui me soulagent, parce qu'elles sont sans amertume ; celui de m'oublier enfin moi-même, car ce n'est pas, ce me semble, un des moindres malheurs de l'infortune, que celui de nous rendre personnels malgré nous, par la triste nécessité qu'il nous impose de nous occuper beaucoup trop de nous-mêmes.....

J'ai vu, depuis que je suis ici, les chef-d'œuvres de Shakspear, d'Otway, de Rowe, de Congreve, de Cibber, de Steele, de Vanbrugh, quelques nouveautés, et les pièces les plus remarquables données depuis vingt ans. J'ai suivi, sur-tout, Madame Siddons, dans ses principaux rôles, et je vous avouerai, qu'en voyant la Melpomène anglaise, j'ai cru voir, pour la première fois, cette Muse, dans toute la dignité du cothurne tragique, avec toute la majesté de son sceptre, entourée de toutes les illusions dont le charme peut attester sa présence. Pour ne pas être accusé de prévention, je me presse de vous rappeler, qu'en France, je n'ai vu que les derniers débris du talent de Mademoiselle Dumesnil, que je n'ai jamais eu le bonheur d'admirer Mademoiselle Clairon, au théâtre, quoique j'aie souvent joui d'un bonheur que je ne puis m'empêcher de préférer à celui-là, le bonheur de vivre dans sa société, de connaître les agrémens de son

esprit, l'élévation naturelle de ses sentimens, la fermeté de son ame, le prix inestimable de sa douce et constante amitié.

Une des premières choses qui frappe dans Mistriss Siddons, c'est la grandeur imposante de son maintien, c'est la dignité simple et facile, avec laquelle son corps se dessine, dans les mouvemens les plus passionnés, comme dans les attitudes les plus calmes. Quoique cette sublime actrice soit peut-être au-dessus de la taille ordinaire des femmes, au physique comme au moral, elle n'a pas le défaut qu'ont presque toutes les grandes femmes, celui d'avoir les bras trop longs, ce qui donne toujours aux gestes plus ou moins d'embarras, plus ou moins de disgrace. Sa tête est belle de caractère et d'expression. Le haut du visage porte, surtout, une empreinte remarquable de vigueur et de résolution; tous les linéamens en sont fortement prononcés; peut-être le seraient-

ils même d'une manière un peu trop tranchante, s'ils n'étaient pas adoucis par le sentiment qui paraît les animer le plus habituellement. Dans les proportions d'une tête régulière, le nez pourrait paraître trop fort, trop saillant, mais l'œil n'en est point blessé, parce que les formes en sont belles; parce que, sans être dans le rapport le plus exact avec les autres traits du visage, il l'est singulièrement avec le grand caractère qu'exprime leur ensemble. Ce serait avoir peu d'instinct physionomique, que de ne pas sentir la justesse de cette distinction, ou de la trouver subtile et minutieuse; ce qui doit paraître encore plus remarquable, à tout bon physionomiste, c'est qu'avec des traits aussi forts et d'une sévérité de contour aussi décidée, la nature a cependant doué cette tête, vraiment tragique, d'une extrême mobilité. Vous y voyez les impressions les plus opposées, se succéder rapidement, et toujours par les transitions les plus naturelles

tout à la fois et les plus frappantes. Il n'en est aucune, qui ne l'embellisse, et dont le caractère dominant de sa figure, ne renforce ou n'adoucisse heureusement l'effet; même dans ce rire convulsif, qui précède la mort d'Isabella (11), délire étrange, mais déchirant et terrible; elle conserve toute la dignité de la douleur, toute l'épouvante de la situation qu'elle inspire. Les larmes, les sanglots, la terreur, l'abandon, le désespoir le plus accablant, loin de défigurer la noblesse de ses traits, ne servent qu'à la rendre plus sensible et plus intéressante. Il y a dans ses yeux et dans sa bouche, une force, une douceur d'expression, qui ne peut se comparer qu'à la mélodie de sa voix, toujours douce et distincte, toujours sonore et touchante. Madame Siddons m'a fait oublier vingt fois que c'était la tragédie anglaise que je lui voyais jouer. Je dis la pure vérité; c'était tour-à-tour Lady Macbeth, Caliste, Belvidera, Jane Shore, Volumnie

elle-même que je croyais entendre, sans songer, le moins du monde, si c'était dans leur langue ou dans la mienne. -- Que dis-je? -- C'était bien surement dans la leur; mais, par je ne sais quelle magie, c'était aussi, ce me semble, dans ce moment, la langue que mon cœur entendait le mieux...

Je n'ai consulté personne pour sentir ce que Mistriss Siddons m'a fait éprouver; mais ce sentiment est loin de m'être personnel; je crois le partager, non seulement avec ses compatriotes, mais encore avec la plupart des étrangers, qui se sont trouvés à portée de la suivre et de la juger. C'est l'opinion générale de Londres, que si le théâtre anglais n'eût jamais de plus grand acteur que Garrick, il n'eût jamais de plus grande actrice que Madame Siddons. Après cela, comment vous apprendre, sans beaucoup de regret, qu'elle a près de 40 ans, et qu'il n'y en a guères plus de dix, qu'elle

joue sur le théâtre de la Capitale, parce que, tant que vécut Garrick, soit prévention, soit jalousie, soit quelque autre motif plus inconcevable encore, il employa toute la puissance de son crédit pour l'en écarter. Elle est fille d'un mauvais comédien de campagne, mais fort honnête homme, qui l'a fait élever avec assez de soin, et sur-tout dans les principes de la vertu la plus sévère. Etant restée sans fortune, à la mort de son père, elle n'eut d'abord d'autre ressource que celle d'être femme-de-chambre. S'étant mariée peu de temps après, j'ignore par quelle circonstance, son talent pour le théâtre se développa tout-à-coup. En changeant d'état, elle ne changea point de mœurs ; sa conduite a toujours été parfaitement pure et respectable. Bonne épouse, excellente mère, mais trop sensible : la perte d'une fille chérie la plongea, l'année dernière, dans une douleur qui fit craindre pendant quelque tems pour

sa raison et pour sa vie. Un de nos prétendus beaux esprits m'assurait, l'autre jour, qu'il avait causé souvent avec elle ; que sa conversation était la plus ordinaire du monde, et qu'elle n'avait point d'esprit. Ah ! bon Dieu, lui dis-je, quand on a le génie et le talent de Mistriss Siddons, croyez-vous qu'on s'amuse à avoir de l'esprit ? Il y a quelques mois qu'elle s'est essayée à modeler ; sans guide et sans maître, elle a fait un buste de son frère, que les artistes même n'ont pu voir sans étonnement.....

Je n'ai trouvé, dans la tragédie, aucun talent qui puisse être mis à côté de celui de Mistriss Siddons. Si vous en exceptez son frère, M. Kemble, dans certains rôles, comme Coriolan, Macbeth, le Marchand de Venise, tous les hommes sont, à mes yeux du moins, au-dessous de nos Saint-Prix, de nos Vanhove ; les femmes ne sont guères plus distinguées. Miss Pope peut

avoir été fort belle autrefois ; mais elle n'est plus aujourd'hui que vieille et minaudière. Mistriss Esten est jeune et jolie ; mais son talent est plus jeune encore que sa mine, et le sera peut-être toujours. Miss Powel ne manque ni de noblesse, ni de sensibilité ; mais sa déclamation a trop de langueur, de tristesse et de monotonie.

Dans la comédie, le théâtre anglais peut se vanter encore aujourd'hui de posséder quelques talens d'une supériorité rare, tels que ceux de Miss Farren, et de Mistriss Jordans. La première, à l'habitude près, si commune dans ce pays-ci, de serrer un peu trop les coudes en arrière, a d'ailleurs beaucoup d'élégance et de grâce ; sa physionomie, vive et spirituelle, est extrêmement aimable. Elle a l'air et le ton de la meilleure compagnie. On assure que Mylord D.** n'attend que le moment de sa liberté pour la prier d'en recevoir l'hom-

mage. Il n'y a point de cercle, quelque brillant, quelque *fashionable* qu'il puisse être, ou la nouvelle Milady puisse craindre de se trouver déplacée. Le son de sa voix a naturellement un peu de sécheresse et d'aigreur, mais elle l'adoucit par une prononciation très-pure et très-soignée. On peut remarquer quelquefois dans son jeu trop de détails, un peu de manière ; mais on voit toujours des intentions également justes, également fines, beaucoup de décence avec beaucoup de vivacité. C'est dans l'Ecole de la Médisance, dans Lady Emily de l'Héritière, dans les *City Wives* qu'elle est sur-tout admirable. On assure, pour achever de tourner la tête, qu'elle est pour le moins aussi démocrate que son noble amant.

Le talent de Mistriss Jordans a moins d'étendue, est propre à moins de rôles; mais dans ceux qui lui conviennent, il est

peut-être tout à la fois plus naturel et plus piquant. Sa figure n'est pas aussi spirituelle, aussi noble que celle de Miss Farren ; mais le genre de grâce qui la distingue est plus simple et plus naïf, la gaieté de son jeu plus franche et plus inspirante. A la douceur, à la sensibilité naturelle de sa voix, elle a le bonheur de joindre encore ce caractère expressif, cette espèce de mordant qui, faisant jaillir le trait, en rend l'impression plus forte et plus preste. Les rôles où je l'ai vu déployer avec le plus de succès tout le charme, toute l'espièglerie, toute l'ingénuité de son talent, c'est le rôle d'Hypolite, dans *She would and she would not;* celui du *Spoild child;* celui de Miss *Peggy* dans *the Country Girl*. Je ne vous dirai pas dans quels rôles Mistriss Jordans a fait la conquête de M. le duc de Cl...(12), mais je vous assurerai bien qu'il suffit de l'avoir vue dans l'un de ceux-là, pour en concevoir toutes les folies que peut inspirer le désir de lui plaire.

Accoutumé depuis deux ans à la douce mélodie des Mandini, des Viganoni, des Morichelli, vous ne devez pas me présumer trop facile à me laisser séduire par les virtuoses de ce pays-ci : mais il est impossible de ne pas avouer que le goût de la musique a fait depuis quelques années des progrès sensibles en Angleterre. Je ne me rappelle pas d'avoir vu, depuis que je suis à Londres, un seul spectacle où il n'y ait eu plus ou moins de chant, sans compter même l'air favori *God Save the King*, ou *Rule Britannia*, qu'on ne se lasse point de demander à la première oreille de musicien que les Galeries aperçoivent dans l'orchestre. A force de parodier des airs de France et d'Italie, on a fini par se persuader ici que la langue anglaise pouvait être aussi musicale qu'une autre; et je trouvé en effet la musique de leurs petits Opéras, beaucoup mieux exécutée qu'elle ne l'était encore il y a trois ou quatre ans. La

jolie Miss Storace, la célèbre Me. Mara ne sont jamais plus sûres d'être applaudies que lorsqu'elles chantent de l'anglais ; et la belle Mistriss Crouch, toute anglaise qu'elle est, n'en a pas moins une voix digne des théâtres de Naples et de Rome.

Miss Bland et Miss Decamp ont aussi la voix fort jolie ; mais leur chant me paraît avoir, beaucoup plus que celui de Mistriss Crouch, le goût du terroir britannique. M. Incledon, Kelly, Dignum sont, chacun dans leur genre, d'agréables chanteurs ; ils ont du moins le talent de plaire infiniment au parterre de Londres.

Si vous daignez vous rappeler ce que je vous ai dit souvent de M. Edwin, vous concevrez tous mes regrets de ne l'avoir plus retrouvé que parmi les tombeaux de Covent-Garden. Il est mort l'année dernière, à la fleur de son âge. Et quoique

toujours fort mélancolique, pour me servir d'une tournure anglaise, la mort d'un homme remarquable par l'extrême gaieté de son caractère et de son talent, me paraît réveiller des idées encore plus sombres, encore plus attristantes qu'aucune autre. On a publié l'histoire de sa vie, avec un recueil de ses facéties et de ses bons mots. L'homme le plus propre à consoler le théâtre anglais de la perte de cet excellent comique, c'est sans contredit M. Bannister le jeune. Sa gaieté n'a pas autant de naturel, je dirais volontiers autant de sérieux, autant de bonne foi que celle d'Edwin : mais en revanche il a, ce me semble, plus de grâce, plus de finesse, plus de légèreté. Ajoutez à cela l'œil très-vif et les plus belles dents du monde. Dans les fourberies de Scapin, traduites par Otway, son masque et son jeu laissent peu de chose à désirer, même au souvenir de Préville et de Feuilli. Dans le petit Apothicaire du *Prize* (13),

il a toutes les caricatures de Dugazon ; mais elles sont dans l'esprit du rôle, et il est impossible de les rendre avec plus de verve et plus d'effet comique.

J'ai fort goûté dans plusieurs pièces, et sur-tout dans les drames, le talent de MM. King, Lewis, Kemble ; mais je passerais des années à Londres sans m'accoutumer à l'étrange figure, aux grimaces plus étranges encore de M. Swett et de M. Dodd. Ce dernier est cependant, avec sa grosse tête et son gros ventre, le premier des acteurs de la troupe de S. M., dans l'emploi des *Beaux*, de nos jeunes Marquis, de nos petits-maîtres, de nos Fleuri, de nos Molé !

Il y a dans la déclamation du théâtre anglais des habitudes, des formes, des singularités auxquelles un étranger a besoin de se faire pour ne pas en être trop

choqué. De ce nombre sont les révérences par lesquelles tout acteur chéri du public ne manque pas de débuter lorsqu'il entre sur la scène, quelque contresens que fasse cette révérence avec le caractère de son rôle ou de sa situation : le mouvement symétrique et, pour ainsi dire, machinal, qui fait passer un acteur à droite dès que son interlocuteur se porte sur la gauche, ou bien à gauche dès que celui-ci se porte sur la droite : l'affectation avec laquelle on est dans l'usage de prolonger le son de certains cris, de certaines exclamations ; l'espèce de point d'orgue dont on appuie tous les *oh!*, tous les *ah!* ; la fréquence des transports où l'on se croit obligé de se jeter par terre tout de son long ; et le bruit effrayant de ces chûtes si souvent répétées.

Il est difficile qu'un étranger, et surtout un Français, ne trouve souvent dans

la prononciation de ce théâtre plus ou moins d'exagération, de pesanteur, de violence, de dureté. Mais après avoir appris à distinguer ce qui n'appartient qu'aux défauts de l'acteur, de ce qui tient au génie même de la langue, au caractère original de la poësie anglaise, on finira peut-être par sentir que des traits et des mouvemens, dont on avait d'abord été surpris ou blessé, sont infiniment expressifs et d'un très-grand effet théâtral. Chaque langue a son accent particulier ; et le premier mérite de l'acteur et de l'orateur consiste à le bien saisir, pour trouver l'accord le plus heureux, non-seulement entre cet accent et sa prononciation, mais encore entre sa prononciation et ses gestes ; car c'est le rapport de toutes ces parties qui fait le charme d'une déclamation parfaite. Ainsi les gestes d'un acteur anglais et d'un acteur italien ou français ne peuvent, ne doivent pas plus être les mêmes que leur

manière de prononcer et d'accentuer. Le rapport des sons et des gestes est si bien dans la nature, que vous ne verrez guères d'hommes avec l'oreille essentiellement fausse, qui ne soient aussi très-gauches et dans leur démarche et dans leur maintien.

Vous connaissez déjà mon opinion sur le mérite dramatique du grand Shakspear; elle est toujours la même; mais ce que vous aurez, comme moi, quelque peine à concilier avec la vénération religieuse que lui portent ses concitoyens, c'est la liberté sans borne avec laquelle on se permet d'embellir ou de défigurer, d'allonger ou de raccourcir ses chef-d'œuvres. Il n'y a pas une seule de ses pièces qu'on donne au théâtre telle qu'il l'avait écrite, telle qu'elle est imprimée dans le recueil de ses œuvres. Il en est quelques-unes qui sont absolument méconnaissables, comme la Tempête, arrangée par Dryden: il y a mêlé les Oyes du frère Phi-

lippe. Celles que Garrick s'est chargé d'*altérer* de cette manière, c'est le mot dont ils se servent, n'ont guères subi que de nombreux retranchemens et beaucoup de transpositions. Pour trouver la pièce la plus pathétique de Shakspear, il faudrait choisir, je crois, entre *Othello*, *Juliette* et le *Roi Léar*. La plus étonnante, la plus prodigieuse, à mon gré, de conception poëtique, et d'effet théâtral, c'est *Macbeth*. L'ouvrage est monstrueux, si vous voulez; mais vous n'en serez pas moins obligé de convenir, qu'il n'est aucune richesse d'idées, de caractère, d'invention, qui n'y soit prodiguée avec la plus extrême abondance, avec la vigueur de génie la plus hardie et la plus originale. Vous y trouvez réunis, et même avec une sorte de simplicité, tous les genres de merveilleux; celui de l'Histoire, de l'Epopée, du Roman, de l'Opéra, de la Féerie; car tous conspirent à faire ressortir une grande vérité morale, à renforcer l'effet de la si-

tuation la plus tragique, à porter au plus haut dégré le sentiment de la terreur, l'épouvante du remords. Quoique ce soit une des pièces où Madame Siddons et son frère m'aient fait l'impression la plus profonde, je ne puis vous dire que je sois très-content de l'ensemble de la représentation. Il y a beaucoup de mesquinerie et de mauvais goût dans le costume des sorcières et de leur cortège. A la manière dont ces scènes sont rendues, on supposerait presque aux acteurs l'intention d'en faire la parodie, tandis que rien ne serait plus aisé que de les rendre imposantes et terribles. Je ne puis souffrir que ce soit Banco, lui même, qui joue le rôle de son ombre; c'est à la frayeur seule de Macbeth, à nous faire voir le spectre qui le poursuit; il ne devrait pas être plus visible pour les spectateurs du parterre, que pour les convives du tragique banquet. M. Kemble a désiré plusieurs fois de faire supprimer le ridicule fantôme, mais il ne

l'a jamais osé. Les galeries, dit-il, ne manqueraient pas d'interrompre la scène pour demander le spectre qu'elles sont accoutumées de voir; le spectre, en sortant de sa trape, après beaucoup de bruit et d'applaudissemens, ne pourrait se dispenser de l'interrompre encore par une profonde révérence; et tout cela ne servirait guères, ni le jeu de l'acteur, ni l'effet de la scène.

La prodigieuse admiration qu'ont inspirée les tragédies de Shakspear, a presque fait oublier ses comédies; cependant elles ne sont pas moins étonnantes dans leur genre, par la hardiesse et l'originalité des caractères, par l'intérêt et la variété des situations, par l'esprit et la vivacité du dialogue, l'abondance et le naturel des plaisanteries, naturel qui se fait jour, même à travers les extravagances d'un langage hérissé de pointes et d'équivoques. Car, il est des ridicules, dont le génie le plus ferme,

n'oserait se dispenser de faire hommage au mauvais goût de son siècle. Le rôle de Falstaf n'est, sans doute, qu'une caricature, mais d'une vérité très-piquante, et la conception d'une verve singulièrement comique. — L'intrigue des *Merry Wives of Windsor* est aussi fine, aussi ingénieuse qu'elle est folle et gaie. Rien de plus étrange, mais rien de plus attachant que le drame du Marchand de Venise.

En général, il n'y a pas une seule salle, à Londres, qui ne soit trop resserrée pour le développement nécessaire aux représentations de la tragédie anglaise. De tous les théâtres modernes, c'est assurément le théâtre anglais qui peut se passer le moins d'une scène vaste et profonde, puisque je n'en connais point où l'on change plus souvent de décorations, où l'on trouve plus de situations de grand appareil et de grand spectacle. Comment la vanité nationale na-t-elle

jamais conçu l'idée d'élever un beau monument à la gloire de l'art dramatique, un édifice où les chef-d'œuvres qu'elle idolâtre puissent être représentés avec toute la pompe et toute la magnificence dont ils sont susceptibles ? Ce n'est pas indifférence pour les plaisirs que procure cet art enchanteur ; car je ne crois pas que les spectacles aient jamais été plus suivis en France, en Italie, qu'ils ne le sont dans ce moment à Londres.

La seule observation que je me permettrai d'ajouter à ce que j'ai dit de Shakspear ; c'est que tout admirées que sont encore ses tragédies, ce ne sont pas celles dont le public aujourd'hui me paraisse le plus touché. Il n'en est aucune à la représentation de laquelle j'aie vue répandre autant de larmes qu'à celles de *Jean Shore*, de *Venice Preserved*, de la *Grecian Daughter*, du *Gamester.* Ce serait une

étrange prévention de ne pas voir que le mélange des scènes triviales ou bouffones, que ce grand homme affectait d'introduire dans les sujets les plus élevés et les plus tragiques, nuit très-souvent à l'effet du caractère dominant de ses personnages et de leur situation. On trouve, dans le plan et dans le développemnnt de ses pièces, moins de pathétique que de terreur et de surprise. Il a, plus qu'aucun autre, le talent sublime d'étonner et d'attacher. Des poëtes, d'un talent peut-être fort inférieur au sien, ont connu mieux que lui le secret d'émouvoir, d'intéresser, de faire répandre des larmes.

Au lieu de continuer ici l'apologie que j'avais entrepris de faire autrefois des bizarreries et des libertés du théâtre anglais, j'aime bien mieux vous renvoyer modestement à celle qu'en a faite le célèbre Drydan, dans un morceau qui se trouve à la

fin de sa vie, par Johnson. Une des idées sur lesquelles il insiste le plus, c'est que le goût de la nation anglaise, n'étant point blessé par les disparates, par les irrégularités que les étrangers reprochent à ses meilleurs poëtes dramatiques, il est évident que son théâtre en doit être infiniment plus riche; que les émotions douces ou terribles qu'il peut exciter, étant plus nombreuses, plus variées, leur développement plus facile et plus rapide, l'art y trouve une plus grande abondance de moyens et de ressources, la sensibilité des Spectateurs plus de plaisirs et de jouissacces. Ce système dramatique ne saurait produire, sans doute, une illusion aussi suivie, aussi soutenue que celui qui servit de base aux chef-d'œuvres du théâtre grec et du théâtre français; mais les illusions de ce genre sont-elles bien communes? Est-il possible d'être long-tems sous le charme de la même impression? et celui qu'on peut éprouver bien réellement

au théâtre, passe-t-il souvent la durée d'un acte, d'une scène? Si la scène est tout ce qu'elle doit être, ne fera-t-elle pas son effet, soit qu'elle ait été préparée de loin, soit qu'elle arrive un peu brusquement? Croyez-vous de bonne foi, qu'en France, mon imagination ne soit pas souvent aussi distraite par les efforts qu'il vous en coûte, pour lier deux scènes ensemble, qu'elle l'est ici par la lenteur lourde et gauche avec laquelle je vois remplacer une décoration par une autre? Après être bien convenu que le Poëte et le Spectateur s'épargneraient mutuellement les difficultés et l'ennui des liaisons, on passe beaucoup plus vîte d'une situation à l'autre, et tout devient ainsi plus ou moins dramatique. Ce sont des tableaux qui se succèdent, je l'avoue, avec un peu d'embarras et de confusion, quelquefois même avec assez peu de vraisemblance, comme ceux d'une lanterne magique, à la bonne heure; mais l'intervalle qui les sé-

pare est court. Si les tableaux sont vrais, sils ont de l'énergie et de la vivacité, s'ils tiennent tous fortement à l'action, s'ils la développent de la manière la plus sensible, avec chaleur et avec rapidité, vous êtes toujours occupé, vous êtes toujours entraîné vers quelque objet qui vous attache, et vous n'avez guères le tems de songer aux moyens, par lesquels on a su captiver vos yeux et votre attention. Que de temps perdu dans la plupart de nos pièces françaises, à prouver aux Spectateurs que l'Auteur ou ses personnages n'ont pas eu tort de faire et de dire ce qu'ils font et ce qu'ils disent! Eh! que m'importe à moi spectateur, que le Poëte se justifie ou non? Qu'il fasse autant de fautes qu'il voudra, s'expose à plus de critiques encore, et que je sois intéressé, touché, ému, occupé, vivement occupé du moins; c'est tout ce que je lui demande........ Si d'après cela quelqu'un me soupçonne de ne pas préférer les belles

tragédies de Sophocle, de Corneille, de Racine, aux plus admirables monstres de la scène anglaise, ce ne sera pas vous au moins. Vous verrez seulement, dans l'impartialité de mes réflexions, qu'il n'est aucun genre de beauté que mon goût ne soit avide à saisir, et que les inconvéniens d'un système quelconque ne m'empêchent pas d'en voir aussi les avantages. Les plus grands défauts du théâtre français tiennent peut-être au besoin impérieux d'une marche toujours régulière, toujours bien motivée ; car il me semble que ce peuple, dans ses amusemens, se pique de paraître plus raisonnable qu'aucun autre, apparemment pour se dispenser de l'être au même point dans des circonstances plus graves. Le mérite comme les défauts du théâtre anglais, tient à la nécessité de réveiller, de surprendre sans cesse l'attention des spectateurs, de les émouvoir toujours fortement, sous peine de ne pas les émouvoir du tout.

Comment s'efforcer de réussir, dans l'un des deux genres, sans risquer d'être froid, monotone, languissant; dans l'autre, sans hasarder beaucoup de disparates, beaucoup d'extravagances, au moins beaucoup d'irrégularités, beaucoup d'exagérations ?

Comme la tragédie ne peut intéresser les Anglais que par des situations très-fortes et très-variées, la comédie ne peut leur plaire que par des intrigues fort compliquées, des caractères extrêmement tranchans, des plaisanteries très-vives ou très-singulières, un comique tenant plus ou moins de la caricature. Ce qu'il paraît difficile de concilier avec la moralité qui distingue, en général, cette nation, c'est l'indécence, l'extrême immoralité de la plupart de ses comédies. Il en est un très-grand nombre où l'on trouve tout à la fois les personnages, les mœurs, l'esprit et le ton des plus mauvais lieux : cela vient probablement

de ce que les premières comédies qui obtinrent un grand succès, et servirent de modèle à toutes les autres, datant de l'époque du règne de Charles II, époque à laquelle l'exemple d'une Cour corrompue favorisait ouvertement les mœurs les plus dissolues, sans doute pour achever de guérir le peuple de Londres de tous les maux qu'avait attirés sur lui la sombre austérité des mœurs presbytériennes. Il n'y avait guères alors que les femmes d'une certaine classe, qui se permissent d'aller au spectacle, encore ne les y voyait-on le plus souvent qu'avec un masque sur le visage. Je ne connais point d'ouvrage de théâtre où l'on trouve plus de verve et plus d'esprit, que dans le *Beggar's, opera ;* mais je n'en connais point aussi qui puisse être d'un effet plus dangereux et plus immoral. -- Certains philosophes, à la mode, trouveraient peut-être, dans la première scène du second acte, la plus franche et la meilleure déclaration des droits de l'homme. --

Les pièces modernes qui m'ont paru présenter le tableau le plus fidèle et le plus piquant des mœurs actuelles, des mœurs et du ton de la bonne compagnie, sont l'*Ecole de la Médisance*, par Sheridan, et *l'Héritière*, par le général Bourgoyne. Il y a, d'ailleurs, dans ces deux ouvrages, tout l'esprit, toute la vivacité de l'ancienne comédie, tout ce qu'on en peut concilier du moins avec la décence des caractères, l'intérêt général de l'action, la vérité du dialogue, et l'élégance continue du style....

Puisque c'est dans ma première lettre sur les spectacles, que je vous ai parlé de la toilette des femmes, il faut bien vous en dire encore un mot dans celle-ci. Je le dois d'autant plus qu'en conscience je ne saurais me dispenser de faire une réparation solennelle aux *Ladies of fashion*, qui daignent parer aujourd'hui tous les spectacles de leur présence. Elles sont beaucoup mieux

coiffées, beaucoup mieux habillées qu'elles ne l'étaient en 1789; et vous n'en serez guères surpris, lorsque vous saurez que Londres a le bonheur de posséder, dans ce moment, tous les talens réunis de M. Leonard et de Mademoiselle Bertin, sans compter un grand nombre de femmes-de-chambre françaises, formées à leur savante école. -- Quand je vois tout ce que le luxe et les arts étalent de richesses réelles et de brillans chiffons, aux levers de Saint-James, aux différens théâtres, aux promenades de Hyde-Park et de Newbond Street, il m'est difficile de penser, sans un peu d'humeur mondaine ou patriotique, comme vous voudrez, que tout ce qu'une puissance voisine, dans ses accès de métaphysique et de folie, a jeté par la fenêtre, sa rivale s'est empressée de le ramasser. Vous me direz, sans doute, que cette dernière ne tardera pas à s'en repentir; et je ne me trouve pas en force, dans ce moment, pour vous con-

trarier. La seule chose que je me permettrai de soutenir avec obstination, c'est que, grâce au goût qui semble se perfectionner tous les jours chez les Dames anglaises, elles devraient bien se défaire de l'usage maudit de leurs *stays*, de ces corps si raides et le plus souvent si mal faits, qui leur font remonter les épaules, leur voûtent le dos, et privent ainsi leur taille de tout le charme de sa souplesse naturelle. Il en est qui se sont avisées de remplacer l'usage des *stays* par des ceintures extrêmement larges, extrêmement relevées. Cette mode, qui tient de l'antique costume grec, pour peu qu'on l'exagère, a l'inconvénient de faire paraître le haut du corps beaucoup trop court, l'inconvénient plus grave encore de faire ressortir ce qui ne peut s'accorder avec les belles formes de la jeunesse et de la santé. On a porté l'extravagance au point de se donner, par des ressources factices, l'espèce de difformité que cette ridicule mode

ne saurait manquer de produire, d'une manière plus ou moins choquante ; c'est l'origine des *Pad*, des *Padded Laddies*, sur qui vous avez vu, depuis quelque tems, tant de mauvaises plaisanteries dans tous les papiers-nouvelles. Si Me. la Marquise du Deffant vivait encore, elle se serait rappelé sans doute, à cette occasion, ce qu'elle avait dit de la fantaisie qui prit subitement à Me. du Châtelet, au milieu de l'hiver, d'aller voir son mari dans ses terres de Lorraine. Cette singulière fantaisie, c'est tout simplement une envie de femme grosse.

Oui, je pense comme Figaro, qu'il n'est pas toujours nécessaire de posséder la chose sur laquelle on veut écrire. J'irai même un peu plus loin. Je crois que c'est précisément parce qu'on ne la possède pas que l'on est quelquefois plus capable de la bien juger, de la bien sentir. Ne conviendrez-vous pas avec moi, que ce ne sont pas, en général, les gens les plus riches qui raisonnent le mieux sur la richesse; les personnes qui se portent le mieux, qui sentent le plus vivement tout le prix de la santé; les hommes les plus instruits, qui rendent l'hommage le plus sincère à l'utilité de la science? Eh bien! vous ne serez donc pas étonné que, n'ayant guères appris plus d'anglais que je n'en savais à mon arrivée à Londres, je me permette cependant de vous communiquer ici les réflexions que j'ai faites sur le génie et les

difficultés, l'avantage et les défauts de cette langue. Si je la possédais comme vous, peut-être aucune de ces réflexions ne m'eût-elle occupé. Ce qui distingue la langue d'un pays, frappe tout autrement un étranger que l'homme qui la parle depuis son berceau.

Il n'y a qu'une bonne raison de la facilité avec laquelle on apprend l'anglais des yeux, c'est l'extrême simplicité de la syntaxe. Celle de l'hébreu, qui passe pour être un des plus anciens jargons de l'espèce humaine, est soumise à des règles plus compliquées. A proprement parler, les Anglais n'ont ni déclinaisons ni conjugaisons. Ils n'ont, pour distinguer le nombre et les cas de leurs substantifs, qu'une ou deux terminaisons dont la différence est peu marquée, un ou deux articles qui sont de véritables particules employées souvent pour exprimer d'autres rapports. Leurs adjectifs

sont tous neutres, et n'ont point de pluriel. Leurs verbes n'ont que deux tems bien déterminés, le présent et le prétérit; encore ces deux tems ne se distinguent-ils quelquefois que par la prononciation. Tous les autres sont formés par le moyen des verbes auxiliaires *to have, to be, to do, shall, will, can, may, must.* Et tout cela peut s'apprendre, sans de grands efforts, dans cinq ou six leçons. La grammaire d'une langue dont les élémens sont si simples, ne peut être fort étendue. Les rapports d'un mot à l'autre n'étant désignés dans cette langue, ni par la diversité des articles comme en français, ni par celle de la terminaison comme en grec et en latin, les inversions n'y sauraient être fréquentes; elles répandraient trop d'obscurité dans le style. Celles qu'introduisit l'usage ou le génie particulier de quelques Ecrivains, le sens de la phrase peut seul les éclaircir. Et c'est sans doute à cette difficulté, jointe à

la fréquence des élipses, de l'aphérése et de la syncope, qu'il faut attribuer l'application particulière qu'exige la poësie anglaise; mais cette application est accompagnée de tant de charme et de tant d'intérêt, qu'elle semble peu pénible.

Ce qu'il est permis de trouver tout-à-fait désolant, c'est qu'après avoir appris fort passablement l'anglais des yeux, il est très-possible que votre oreille n'en sache pas un mot. Non-seulement je ne connais point de langue, dont l'ortographe soit moins d'accord avec la prononciation (14); je n'en connais point encore dont la prononciation soit tout à la fois aussi difficile, aussi capricieuse, aussi peu certaine. On serait tenté de croire l'écriture et la prononciation de cette langue séparées par l'intervalle de plusieurs siècles. Thomas Sheridan, le père d'un des plus illustres orateurs de nos jours, en est convenu lui-même dans la préface de

son Dictionnaire. *With regard indeed to the pronunciation of our tongue the obstacles are great, and in the present state of things almost insuperable.* Mais cet Auteur ne voit guères ces obstacles que dans les méthodes défectueuses qu'on avait suivies jusqu'alors pour la culture et pour l'enseignement de cette langue. N'en est-il pas qui tiennent aux premiers élémens dont elle est composée? D'abord elle a beaucoup de consonnes, et beaucoup plus que l'on n'en compte vulgairement dans son alphabet : car notre J, elle le prononce edzh ou dzha; notre C, tantôt comme un k, tantôt comme un s, tantôt comme sh; le T exprime tour-à-tour le son du t, de l's, du sh, du ch, etc. . . . Or, plus une langue a de consonnes, plus la prononciation en est dure et difficile. Ce qui ne la rend ni plus aisée ni plus douce, c'est le peu de voyelles pures et sonores sur qui l'oreille puisse reposer son attention. Dans la

langue anglaise, nos cinq voyelles servent à désigner douze à quinze sons absolument différens. Mais quelques-uns de ces sons ont le désavantage d'être très-brefs, très-sourds, comme l'A dans *hat;* l'E dans *bet;* l'I dans *fit;* l'O dans *not;* l'U dans *but.* Presque tous les autres sont de véritables diphtongues dont la résonnance n'est jamais aussi claire, aussi décidée que celle d'une voyelle pure telle que notre I, notre A, notre O. Ajoutez encore à cela cette multitude de mots qui commencent par un S ou par un Th, que l'on ne saurait guères prononcer qu'en serrant la langue contre les dents. Il n'est pas difficile de voir qu'une langue composée d'un si grand nombre de consonnes, de voyelles sourdes, de diphtongues variables, de monosyllabes et de syllabes extrêmement brèves, doit prêter, plus qu'aucune autre, aux incertitudes, aux caprices de la prononciation. Aussi, je prétends qu'un pau-

vre étranger est presque obligé de faire une étude particulière des habitudes et de l'organe de tous ceux avec qui il parle, avant de pouvoir les entendre parfaitement. Ceci me rappelle la désolation d'un de mes amis, le B. de R., qui, après s'être donné une peine effroyable pour prononcer le mot *Sir*, à la fantaisie de son premier maître, ayant été forcé d'en changer deux fois, se voyait encore réduit à faire un troisième cours de modulation tout nouveau, pour prononcer ce même mot au gré du dernier venu. Celui-ci finit cependant par lui donner un conseil assez commode, et peut-être même assez profond : « Tâchez, Monsieur, lui dit-il, d'accentuer fort et juste ; » prononcez d'ailleurs le moins que vous » pourrez, et je vous garantis que vous » serez entendu ».

Si la langue anglaise est pauvre, et, s'il est permis de le dire, même un peu sau-

vage, quant au caractère primitif de ses élémens et leur disposition grammaticale, elle est en revanche d'une grande richesse et d'une grande énergie, par l'abondance de ses signes et la hardiesse très-originale de ses expressions. Quelque langue que vous possédiez, vous la trouverez presque toute entière dans le dictionnaire de la langue anglaise. Je n'en connais point de plus étendu. Cependant je n'ai pu voir, je l'avoue, sans une sorte d'effroi le prospectus d'une nouvelle édition du fameux dictionnaire de Johnson, augmentée de plus de vingt mille mots nouveaux. La langue dans laquelle est écrite le plus beau livre du monde, la bible, n'en a que 7 à 800. On n'en compte, je crois, que la moitié dans tous les Opéras de Quinaut.

Les racines de la langue anglaise sortent évidemment de l'ancien tudesque, et ces mots primitifs sont beaucoup moins altérés

par la prononciation, que ne le sont la plupart de ceux qu'elle emprunte tous les jours des langues modernes. Mais le génie grammatical des deux langues n'en est pas moins fort différent. La grammaire allemande est aussi compliquée, aussi bizarre, aussi difficile que l'autre est simple et naturelle. S'il est quelques anglicismes où l'on croit retrouver des vestiges de construction germanique, ils sont du moins en fort petit nombre (15). Les deux idiômes doivent paraître, je crois, également rudes à l'oreille des peuples du Midi. Cependant, à les comparer sans prévention, il me semble qu'on trouverait la langue allemande plus susceptible de nombre et d'harmonie; l'autre plus souple, plus flexible. L'une et l'autre sont naturellement énergiques, mais la première l'est souvent avec une gravité lourde et pénible (16); l'autre, sans avoir des mouvemens beaucoup plus doux, marche avec moins de contrainte, plus de har-

diesse, plus de rapidité. Une Anglaise, aussi spirituelle qu'impartiale, comparait un jour devant moi la musique de son pays au *washing-tubish*, à ce bruit aigre et sec que font les éclaboussures de l'eau dans une cave de blanchisseuse. J'osai lui demander, si cette image ne peindrait pas tout aussi bien la mélodie naturelle de sa langue, lorsque ce n'est point le charme particulier de sa voix et la grâce inimitable de sa prononciation, qui se plaisent à l'embellir.

C'est à la France que l'Angleterre paraît avoir emprunté presque toutes les expressions qui tiennent aux formes, aux idées, aux usages, aux devoirs de la Société. On trouve donc dans la langue anglaise un très-grand nombre de mots pris de la nôtre, mais si nos yeux les reconnaissent facilement, notre oreille ne peut guères partager le même avantage; car il n'en est presque point que la prononciation n'altère au point

de les rendre tout-à-fait méconnaissables. Il en est plusieurs aussi, dont le sens a subi d'étranges révolutions en passant d'un rivage à l'autre. M'expliquerez-vous pourquoi le mot *Ennui*, qui n'a point d'équivalent par lequel il puisse être remplacé, n'obtint jamais l'honneur de se voir naturalisé comme tant d'autres. Cette maladie de l'esprit serait-elle absolument inconnue en Angleterre, et le serait-elle parce que dans cette Isle fortunée on ne s'ennuie jamais, ou parce qu'on s'y divertit toujours?

On pourrait remarquer, ce me semble, plus d'un rapport entre la langue anglaise et la richesse du pays. Le premier fonds de cette richesse n'était pas fort considérable; mais la constance et l'activité de l'industrie nationale l'ont prodigieusement accru, par tous les efforts de culture dont un pareil fonds pouvait être susceptible; elles l'ont accru davantage encore par l'étendue im-

mense de leur commerce. Tandis que, grâce aux conquêtes de ce commerce, l'Angleterre devenait l'entrepôt le plus précieux de l'or et du crédit des deux mondes, par là même, celui de tous les genres de travaux, d'arts et de productions; sa langue s'est enrichie également du progrès, de l'abondance et des ressources de toutes les langues qu'elle a pu mettre à contribution, sans renoncer au caractère original de son génie. Comme c'est avec son ancienne rivale que son industrie a toujours fait les spéculations les plus avantageuses, c'est aussi peut-être avec la langue de cette nation que la sienne a fait les échanges les plus utiles; elle lui doit, non-seulement une foule de mots et d'expressions qui lui manquaient, mais encore cette habitude de justesse et de clarté qui distingue particulièrement le style de plusieurs de ses Ecrivains modernes. Ici, je n'entends louer que ceux qui ne sacrifièrent jamais à l'élégance de leurs périodes la vérité du sentiment ou l'énergie de la pensée.

Ce que la langue anglaise a pu conserver de dur et de sauvage, devient souvent, pour le génie, une source de beautés sublimes. Le peu d'entraves grammaticales qui gênent le style, en laissant ses mouvemens plus libres, doit leur donner tout à la fois plus de hardiesse et plus de variété. Le prix d'un pareil avantage est plus sensible encore dans les vers que dans la prose. Aussi de tous les Poëtes que j'ai le bonheur de pouvoir lire dans leur idiome original, ce sont les Poëtes anglais, où l'imagination m'a toujours paru déployer le plus de force, d'audace et de magnificence. C'est encore dans leurs compositions, que le cœur me paraît parler quelquefois le langage le plus tendre et le plus passionné (17). On est surpris de voir à quel point des sons, presque toujours si rudes, peuvent être adoucis par le charme même du sentiment, par celui des accords les plus heureux, et se fondre, pour ainsi dire, dans les accens de la mélodie la

plus expressive et la plus touchante. Quand vous comparerez des expressions si vives, si passionnées, au flegme habituel du caractère anglais, ne serez vous pas tenté d'en conclure que, dans ce pays, l'amour ne parle jamais que lorsqu'il en a le plus extrême besoin?

La langue française que les talens de M. de Voltaire ont trop honorée, pour ne pas lui donner le droit d'en dire le mal qu'il en pensait, cette langue qu'il osait appeler une *gueuse fière*, malgré l'indigence qu'on lui reproche, a cependant une sorte de richesse qu'on ne saurait lui contester; c'est une extrême variété de tons et de nuances. Je ne pense pas que la langue anglaise en puisse avoir autant; elle peut bien être tour-à-tour simple et sublime, noble ou rampante, sérieuse ou burlesque; mais les nuances intermédiaires y sont, je crois, beaucoup moins marquées. Le ton plus ou moins

digne de certaines expressions, de certaines tournures ne s'y distingue pas avec la même délicatesse, avec la même sévérité. Il n'y a point de mots, point de phrases en anglais qui soient proprement ignobles; ou, s'il y en a, du moins n'est-ce pas en grand nombre; encore le choix de ces mots tient-il du caprice le plus bizarre.

La grande facilité qu'ont les Anglais à s'approprier des mots étrangers, quelque soin qu'ils prennent d'en modifier la prononciation à leur manière, ne peut manquer cependant de communiquer à leur langage une bigarrure, plus ou moins choquante, pour une oreille fine et délicate; la transition d'un son à l'autre en doit paraître souvent fort brusque et fort tranchante. Ce que Johnson disait en particulier du style de Spencer, ne pourrait-il pas s'appliquer, avec quelques restrictions, au caractère général de la langue? « *He wrote*

» dit-il, *no language, but has formed* » *what Butler calls a babylonisch dia-* » *lect in itself harsh and barbarous, but* » *made by exaltet genius and extensive* » *learning the vehicle of so much ins-* » *truction and so much pleasure that,* » *like other lovers, we find grace in it's* » *deformity* ».

Johnson, dont le style a tant d'élégance et de goût, dit, dans la vie de Dryden : » *This delicacy of selection was little* » *known to our authors; our speech lay* » *before them in a heap of confusion, and* » *every man took for every purpose what* » *chance migth offer him. Those happy* » *combinations of words wich distinguish* » *Poetry from prose had been rarely at-* » *tempted; we had few elegancies or flo-* » *wers of speech, the roses had not yet* » *been plucked from the bramble, or dif-* » *ferent colours had not been joined to*

» *enliven one another* » . . . . Ce que Johnson ose dire ici des Ecrivains qui précédèrent Dryden, les critiques qu'il a faites lui-même des ouvrages de ce Poëte et de ses successeurs, ne prouveraient-elles pas qu'on pourrait l'appliquer encore, sous quelques rapports, à toute la belle littérature anglaise ?

Il faut que je vous raconte une de mes plus agréables journées. La veille de ce beau jour, Me. la M... avait bien voulu m'ordonner d'arriver de bonne heure à H...., sans me rien dire de plus. Je vous ai parlé souvent de la situation de ce délicieux endroit. Si vous en exceptez Parkplace et Richmond, je crois qu'il est peu de campagnes au bord de la Tamise, dont le site offre des aspects plus rians, plus pittoresques. Je trouvai le superbe chêne qui, tout près de la rivière, ne cache de cette belle vue au château, que ce qu'il en fallait cacher pour la rendre plus piquante; je trouvai ce vénérable chêne entouré de plusieurs tables toutes dressées *with a princely magnificence*. Peu de momens après mon arrivée, un spectacle tout nouveau me fit croire que j'assistais à quelqu'une de ces fêtes de Venise, dont on avait si souvent enivré mon

imagination. Les ondes du fleuve que le trident de Neptune venait de soulever doucement ; car s'il faut appeler les choses par leur véritable nom, c'était le moment de la marée ; les ondes du fleuve se couvrirent tout-à-coup d'une foule de barques, de chaloupes et de gondoles richement ornées. Tous les échos d'alentour retentirent d'une musique vive et champêtre ; elle devint plus brillante à mesure que la flotille approchait de notre rivage. Enfin, la plus belle de toutes les barques, abordant près de l'arbre, reçut les honneurs d'une salve générale de toute notre petite artillerie. Au bruit confus des canons, des cors, des clarinettes, je vis descendre de la barque une trentaine d'hommes, et plus de soixante femmes fort bien parées, mais avec simplicité. L. L. A. A. furent au devant de la nombreuse compagnie, l'engagèrent à prendre place aux différentes tables dressées pour elle. Il y en avait une consacrée uniquement aux

trente-six matelots conducteurs de la barque. Tous étaient vêtus uniformément, de petites houpes à leur bonnet, un large surplis de toile blanche, et sur la poitrine une grande plaque aux armoiries de leurs Patrons. C'est sur leur table, comme vous pouvez croire, qu'il y avait le plus de bouteilles, et c'est aussi là qu'elles se vidèrent le plus lestement au milieu de bruyans *huzza*. La collation terminée, je fus invité avec toute la cour du M. à suivre L. L. A. A. dans la belle barque, et grâce à l'énergique vivacité de nos joyeux rameurs, nous eûmes bientôt traversé les trois belles arches des Ponts de Chelsea, de Westminster et de Blackfriars. Le voyage me parut au moins trop agréable pour ne pas le trouver fort court. Je m'amusai d'abord à causer avec mes voisines dont la complaisance faisait autant d'efforts pour m'entendre, que mon désir de leur être agréable en faisait aussi pour me rendre intelligible. La variété des

bâtimens, des jardins, des jolis sites que nous présentait, pour ainsi dire, à chaque instant, le nouveau rivage que côtoyait notre pesante mais agile barque, ne contribuait pas peu sans doute à relever la conversation. Je ne pense pas qu'il y ait un point de vue de Londres plus riche et plus imposant, que celui qu'on découvre après le pont de Chelsea, à l'approche de celui de Westminster. C'est là que se dessinent à l'œil, dans la perspective la plus nette et la plus étendue, les tours de Saint-Paul et de Saint-Martin, les édifices les plus singuliers et les plus remarquables de cette immense Capitale. Arrivés au pont de Londres, notre belle barque s'arrêta. Nos guides nous en firent descendre, et par un passage qui n'était pas à la vérité très-magnifique, nous conduisirent dans un grand et bel hôtel, les hommes et les femmes dans des pièces séparées. On nous fit entrer premièrement dans un grand cabinet pour y déposer nos cannes et nos

chapeaux. On ne manqua pas non plus de nous indiquer là, derrière un grand rideau vert, les dispositions les plus commodes... Tout cela fait dans l'ordre le plus décent, on nous montra la salle du conseil, celle des grandes assemblées, enfin la salle du festin. Cette dernière pièce, la plus remarquable de toutes, est fort grande et dans les plus belles proportions de la forme rectangulaire, de la hauteur à-peu-près du sallon de Marli; les croisées qui des deux côtés ont vue sur la rivière, placées à une très-grande élévation, y répandent un jour fort clair et fort agréable; une jolie galerie domine tout le pourtour de la salle. Elle peut contenir plusieurs centaines de spectateurs, et dans une des extrêmités de cette galerie se trouve la place d'un bel orchestre. Après avoir vu tout l'hôtel en détail, nous fûmes rejoindre les Dames, et peu de tems après, on vint nous avertir que le dîner était servi. Figurez-vous dans ce beau sallon une très-

longue table en fer à cheval, de cent trente à quarante couverts; le Président de la fête, sur une espèce de chaise curule antique; au haut de la table, à sa droite, Me. la M..., sa petite cour et tous les autres hommes; à sa gauche, le M..., Me. la Présidente et toutes les autres Dames de la société. Afin de vous donner une fois pour toutes l'idée d'un bon dîner anglais, il faut bien que vous sachiez qu'après d'excellens potages de tortue, c'est tout ce qu'on peut imaginer en cuisine de plus épicé, de plus chaud, de plus recherché : le premier service fut composé tout entier des poissons les plus exquis, de saumon, de truites, de turbots, avec des *lobster sauce* de toutes les couleurs et de toutes les espèces. Le second service fut de gibier de différentes sortes, et sur-tout de ce daim dont on trouve la graisse si délicieuse, lorsqu'elle est ferme, qu'elle sent la noisette, et qu'on la relève encore avec des confitures de mûres ou de

groseilles. Le troisième service en *tarts*, en crêmes, en *puddings*, etc., fut enfin terminé par le plus beau dessert que puisse fournir l'Angleterre en fruits, au moins de la plus belle apparence, en superbes ananas vraiment délicieux, en très-bonnes glaces, en très-bons vins de France et d'Espagne. Outre le dîner dont je viens de vous tracer le menu, n'allez pas oublier, je vous prie, le respectable *Side hoard :* c'est une immense pièce de bœuf placée sur une table particulière dans un coin de la salle, et surmontée d'un pavillon aux couleurs de la Grande-Bretagne ; c'est ce qu'on appelle un *Englisch Baron.* A présent, savez-vous ce qui me frappa le plus pendant tout le dîner ? C'est l'empressement actif et grave avec lequel nous étions tous servis, par trois ou quatre vieux bedeaux, chargés d'une lourde tunique à la livrée de la maison. Ce qui me frappa bien davantage encore, c'est une terrible statue de bois peint,

sculptée assez grossièrement, mais représentant pourtant un homme d'une physionomie très-prononcée et très-énergique, un poignard nud à la main. Cette statue, presque colossale, était placée dans une grande niche, derrière la chaise du Président. Je n'eus point de repos que je n'eusse découvert quel était cet homme remarquable. Un de mes voisins eut enfin la complaisance de m'apprendre que c'était la figure de W. Walworth Lord, maire de Londres, un des membres de la société chez laquelle j'avais l'honneur de dîner, qui, sous Richard II, tua de sa propre main Tyler, chef d'une troupe de séditieux, dont les noirs complots avaient déjà mis le trône et la ville de Londres dans le plus grand danger. On a conservé religieusement le poignard qui fit cette éclatante justice d'un traître. Et durant les fêtes comme celles que nous célébrions, il est d'usage d'ôter au poignard le fourreau qui le couvre ordinairement. D'après cette

circonstance, d'après quelques autres encore, vous imaginez peut-être, que c'est quelque ancien ordre de chevalerie qui donnait au M... ce splendide repas ? — Eh bien ! devinez lequel. C'est un ordre en effet très-ancien, le plus ancien peut-être qu'il y ait à Londres, celui du moins à qui cette immense Capitale doit, suivant toute apparence, les premiers fondemens de sa grandeur ; dans lequel les plus grands Seigneurs du Royaume, les Princes de la famille royale, les Rois eux-mêmes ont sollicité l'honneur d'être admis et ne l'ont pas toujours été. Vous devinez à présent ? — Pas encore, je crois. — Il faut donc vous le dire ? — Oui. — C'est la corporation de MM. les *Fishmongers*, c'est-à-dire, les marchands de poisson qui jouissent de plusieurs priviléges infiniment précieux, qui tiennent et donnent à ferme les droits de pêche, les bateaux, enfin la plus grande partie de tout ce qui tient à la navigation de la Tamise. C'est

une des plus riches corporations de Londres. On ne sait pas au juste quel est son revenu; c'est un des secrets de la société ; mais il y a tout lieu de présumer que ce revenu s'élève à deux ou trois millions de France. Il est connu, par exemple, qu'elle possède en Irlande une terre de seize à dix-huit mille arpens. Ce qu'on sait encore plus positivement, c'est qu'elle fait un excellent usage de ses richesses. Tout ne se consomme pas en bons dîners ; elle emploie la plus grande partie de ses ressources à soulager la classe indigente des pêcheurs et des bateliers, à pourvoir à l'entretien des veuves et des vieillards, à l'éducation des enfans et sur-tout des orphelins, à réparer, à prévenir la perte de ceux dont une spéculation utile mais malheureuse, sans un secours prompt et généreux, eût décidé la ruine. Le M., après avoir acquis la jolie campagne qu'il occupe à H..., leur ayant témoigné le désir d'être reçu dans leur Con-

frérie, ils ne se contentèrent pas de l'accueillir avec beaucoup d'empressement, ils firent frapper, à cette occasion, une fort belle médaille, portant d'un côté les armoiries de leur Corporation, de l'autre une inscription qui constate l'année et le jour qu'il fut reçu; pour légende ces mots simples et doux: *He married an englisch woman, they adopted him a brother.* M. le Président, que Me. la M. tenait depuis deux heures sous le charme de cette amabilité noble et familière, à laquelle l'air du monde et de la cour n'ont rien fait perdre de sa franchise et de sa candeur naturelles, avant de quitter la table, lui demanda la permission d'en faire le tour, pour savoir si tous les convives étaient satisfaits. Il vint me dire comme aux autres, *J hope you have made a tolerably dinner;* je lui dis bien sincèrement que je ne croyais pas en avoir jamais fait un plus beau. Après cette cérémonie, on apporta sur la table plu-

sieurs grandes aiguières d'argent remplies d'eau rose, dans lesquelles chaque convive trempa le bout de sa serviette ; car, à ces grands dîners, on a le luxe de la serviette ; et cette ablution orientale est, je vous assure, la plus agréable et la plus rafraîchissante du monde. Comme on savait que quelque *true britton* que soit le M., il n'aime point à boire, MM. les *Fishmongers* voulurent bien supprimer très-poliment les *toasts*. Nous autres étrangers, de la suite du M., nous reçûmes tous, comme un souvenir de cette heureuse journée, un petit livret fort bien imprimé, qui contient la liste de tous les poissons de la Tamise, suivant l'ordre des saisons, où la pêche en est plus favorable et plus recherchée. Pendant qu'on fut prendre le café dans une salle particulière, celle du festin changea de décoration, comme par enchantement ; en moins d'une heure on l'eut disposée en salle de bal. M.

le Président, vu son âge, s'étant excusé de faire lui-même les honneurs de cette dernière fête, pria de fort bonne grâce le Duc de P. et le Vicomte de G. de vouloir bien le remplacer; et ceux-ci, comme vous pouvez croire, s'en acquittèrent le mieux du monde. J'eus le plaisir de voir danser de braves *Fishmongers*, leurs femmes, leurs nièces ou leurs cousines avec des Lords, des Grands d'Espagne, des Ducs français, des Altesses allemandes; et ce doux triomphe de l'égalité me parut d'autant plus aimable qu'il ne blessait en rien ni le respect, ni la décence, ni le bon goût, ni le bon ton.

Quelque plaisir que me fît ce spectacle, quelque plaisir sur-tout que j'eusse à voir danser la M., dont la dignité simple et facile, dont la grâce brillante et légère me rappelaient tour-à-tour Heynel et Guimard, je crus devoir partager aussi quel-

quefois la société des hommes, qui s'étaient retirés dans une salle voisine, pour raisonner paisiblement avec du punch. Je bus, je jargonnai le moins mal qu'il me fut possible. Pour m'encourager, ces Messieurs m'assurèrent que j'étais de tous ces étrangers celui qu'ils comprenaient le mieux. On parla, comme de raison, de la paix et de la guerre. Les *Fishmongers*, ainsi que tous les autres marchands, ne font jamais grand cas de la guerre. Je pris la liberté de leur faire observer que, tout funeste qu'était ce fléau, les circonstances le rendait trop souvent inévitable ; que les malheurs actuels du commerce de la Grande-Bretagne provenaient peut-être encore moins de la guerre, que de la révolution qui en était le motif ou l'origine ; que leur commerce même devait une grande partie de sa richesse et de sa splendeur, à l'extrême considération dont leur puissance politique jouissait dans les

deux hémisphères ; qu'enfin tout dans le monde s'achetait et se compensait ; qu'un Etat, livré trop long-tems aux faveurs inestimables de la paix, perdait tout à la fois de son énergie, de ses ressources, de son influence ; que le bonheur d'une grande nation ne pouvait reposer en sûreté que sous l'égide d'une grande puissance et d'une grande renommée, lesquelles il était impossible de conserver sans accorder à ses voisins, à ses alliés les secours et la protection qu'exigeait pour eux l'intérêt commun de tous les gouvernemens. . . . . Je convins le plus sincèrement du monde que de toutes les guerres celle-ci, pour être en apparence la plus généreuse, aujourd'hui même la plus indispensable peut-être, n'en était pas moins la plus pénible, la plus dangereuse ; et que l'Angleterre eût bien mieux fait, sans doute, de la prévenir, en offrant sa médiation dans une époque où, d'après toutes les probabilités, on devait la dési-

rer, où l'on eût été forcé du moins de la craindre et de la respecter. En laissant ruiner la France par ses propres despotes ou par les despotes étrangers, l'Angleterre perd d'abord une rivale dont sa gloire a besoin ; elle perd encore le plus riche consommateur d'une grande partie de son commerce et de ses manufactures. En garantissant aux Français une Constitution raisonnable, elle rendait la chûte du despotisme certaine, l'empire de la véritable liberté tout-à-fait invincible....

Cette bavarderie, mêlée de punch et de claret, nous mena fort loin. Le bal ne finit qu'après minuit : il fallut se remettre à souper. On se coucha gaiement, mais fort tard.

C'EST avec le Comte de B., l'aimable et fidèle ami de la célèbre C^{sse}. de Ros..., et l'excellent M. Rh., que je viens de faire une course de deux à trois cent milles, dans l'intérieur de l'Angleterre. Si ma plume pouvait seulement vous donner une faible idée de ce qu'il y a de plus remarquable, de plus intéressant dans l'extrême variété des objets qui ont passé sous mes yeux, je n'aurais jamais été plus sûr, je pense, d'amuser quelques instans vos loisirs. Ne vous attendez qu'à de légers apperçus. Je tâcherai de vous peindre nos plaisirs, aussi rapidement que nous en avons joui.

Quoique nous soyons arrivés sur la belle terrasse de Windsor par une pente fort insensible, j'aime mieux vous y transporter tout à coup. Cette terrasse, qui a plus de

dix-huit cents pieds de long, ne paraît élevée qu'en raison de l'étendue prodigieuse de pays qu'on y découvre. C'est peut-être le plus riche, le plus immense spectacle que puisse embrasser l'œil humain :

Here in full light the russet plains extend,
There wrap'd in clouds the blueish hells ascend,
Ev'n the wild heath displays her purple dyes,
And midst the desert fruitful fields arise,
That crown'd with tufted trees and springing corn,
Like verdant Isles, the sable waste adorn.
Not proud olympus yields a nobler sight,
Tho Gods assembled grace his tow'ring hight.

En dépit du Poëte et de ses beaux vers, il s'en faut bien qu'à mes yeux du moins, tout admirable qu'est cette vue, elle soit aussi majestueuse que celle de nos Alpes, aussi riante, aussi romantique que celle du cours sinueux de la Tamise, dans la belle vallée de Richmont. Un site trop vaste est comme une puissance sans bornes ; elle n'appartient jamais à personne ; elle fatigue

l'imagination au lieu de la satisfaire, et le cœur y cherche en vain ces jouissances intimes qui le charment et l'attachent.

Le château même n'est beau que de l'énormité de son enceinte, de sa noble et vénérable antiquité. Vous savez que ce fut Guillaume le conquérant qui en jeta les premiers fondemens. Tout, dans cet édifice, porte l'empreinte de ces tems de chevalerie et de féodalité. Peut-être est-il peu de pays en Europe, où l'on ait conservé plus de formes féodales qu'en Angleterre. Il n'en est pas non plus, je crois, où ces formes se trouvent associées plus heureusement au régime de la liberté. C'est de toutes ces antiques décorations que se composent essentiellement le luxe et la majesté du trône. Mais ce luxe, cette majesté qui servent au maintien, au respect de la force publique, sont toujours pour la loi, ne sont jamais contre elle.

L'intérieur du château n'est rien moins que magnifique. La plupart des meubles y sont vieux, usés, ou de mauvais goût; mais aujourd'hui l'on y voit une chose sans prix; ce sont les sept Cartons de Raphaël, qui se trouvaient ci-devant dans le palais de la Reine, à Londres, et plus anciennement, dans le château de Hamptoncourt. Ces superbes esquisses, quoique peintes seulement sur papier, en couleur à l'eau, sont très-bien conservées. La pensée de l'artiste s'y montre dans toute sa fraîcheur, dans toute son énergie, dans toute la pureté de sa première création. Il me semble que si j'étais Peintre, c'est aux pieds de pareils chef-d'œuvres que je voudrais faire mes études. C'est là que l'imagination doit apprendre le mieux à nourrir, à modérer la flamme du génie. C'est encore là que le talent doit saisir et pénétrer le mieux tous les mystères, toutes les ressources de l'art. De ces fameux Cartons, celui qui m'a frappé le plus est

Paul prêchant aux Athéniens. Quelle sagesse et quelle fécondité ; quel ensemble et quelle variété de composition! Il n'y a pas deux figures dont l'air, l'attitude ou le maintien se ressemblent. Il n'en est aucune qui ne soit à sa place, qui ne se rapporte de la manière la plus simple et la plus intéressante à toutes celles qui l'entourent. Il n'en est aucune qui n'ait à la fois tout le naturel et toute la dignité dont elle pouvait être susceptible.

Après ces sublimes tableaux, dont nos yeux et notre admiration ne pouvaient se détacher, vous jugerez bien que nous ne trouvâmes plus dans les autres galeries, un grand nombre d'objets fort dignes de notre attention. Nous remarquâmes seulement, comme une chose curieuse et piquante, la chambre des *Beautés*, ainsi nommée parce qu'elle contient les portraits des femmes les plus célèbres, par

leur figure, du tems de Charles II; de superbes Vandick; un portrait de Henri VIII, par Holbein, de la vérité la plus dure et la plus effrayante; quelques tableaux de Genario, dont je ne me rappelais pas d'avoir encore rien vu, et qui me parurent d'une conception agréable, d'une touche singulièrement voluptueuse; une tapisserie de fleurs où l'aiguille d'une moderne Arachné semble avoir osé défier le pinceau des Vanspaendonck.

Le soir, nous fûmes à Slough pour présenter nos hommages au célèbre Herschel. Il voulut bien nous accorder le rendez-vous que nous lui fîmes demander, entre onze heures et minuit. Malheureusement la nuit était trop belle. Pour lire avec succès dans le grand livre des cieux, il ne faut pas y voir trop clair. Il n'y a que les nuits très-sombres, mais où l'atmosphère est extrêmement pure et sereine, qui soient

très-favorables aux observations célestes. Nous ne vîmes donc dans la lune ni temples, ni clochers, ni révolutions, ni philosophes. M. Hersel nous prouva seulement qu'il n'y avait point de mer dans cette planète, puisque toutes les parties où l'on en avait supposé jusqu'à présent, offraient à nos yeux des inégalités sensibles, des ombres plus ou moins prononcées. Nous nous assurâmes encore très-bien, grâce à la magie de ses miroirs, que ce qu'on appelle une double étoile, en forme deux très-distinctes, car nous les apperçûmes à une assez grande distance l'une de l'autre. Son observatoire est un pré : l'appareil de son télescope, vous le prendriez de loin pour une frégate royale ; et cette énorme machine ; il la dirige avec autant de prestesse et de facilité que si c'était un télescope ordinaire. Il nous assura que les plus habiles ouvriers de Londres n'établiraient pas un pareil ouvrage pour trente mille livres sterlings.

Avec ce grand télescope, dont le miroir est de métal (18), et qui augmente, si je ne me trompe, soixante mille fois le diamètre de son objet, il vient d'entreprendre un nouveau voyage dans le ciel, qu'il n'estime lui-même pouvoir être terminé que dans deux cents cinquante à soixante ans. Quelque téméraire que puisse vous paraître ce projet, ne le trouverez-vous pas moins insensé que celui de certains philosophes qui prétendirent faire faire à tout le genre humain le voyage de la lune, dans le cours de trois ou quatre de leurs tumultueuses séances?.. On soupçonne M. Hershel d'être plus grand mécanicien qu'habile astronome. Ce n'est pas à mon ignorance à le juger. S. M. B. avait demandé à M. Hersel un télescope pareil à celui avec lequel il fit sa fameuse découverte, et elle le destinait à l'Impératrice de Russie. Mais ayant pris, je ne sais plus dans quelle circonstance, de l'humeur contre S. M. I.,

elle l'a gardé pour elle. Il est encore au château de Windsor.

De Slough, nous allâmes le lendemain matin à Oxford. C'est une assez petite ville, mais située dans un vallon, que les petites collines qui l'entourent, et les eaux qui l'arrosent, rendent extrêmement riant. La Nature semble avoir formé cet asile tout exprès pour les douces jouissances de l'étude, pour la tranquille activité des Lettres et des Arts. La ville elle-même offre un aspect des plus singuliers, dans une enceinte assez bornée; vingt à trente palais de différens genres d'architecture, gothique, grec, moderne, mais tous très-imposans et très-vastes; les maisons qui les entourent, fort petites et de la plus parfaite simplicité. Dans les rues, on ne voit guères que des Docteurs et des Ecoliers en soutanes noires, avec des écharpes plus ou moins élégantes, un bonnet carré,

presque plat, sur la tête; l'espèce de houpe qui se trouve au milieu, semble être le clou avec lequel on a fiché cette petite planche noire sur ces têtes savantes ou destinées à l'être.

Il est impossible de ne pas se sentir pénétré du plus profond respect, en parcourant tous ces superbes monumens élevés à la science; les uns par des Rois, les autres par leurs ministres; d'autres encore par de simples Citoyens dont la reconnaissance ou la vanité se plurent à immortaliser les bienfaits, tantôt de la manière la plus ingénieuse, tantôt de la manière la plus touchante. Il n'est aucun de ces magnifiques colléges où l'on ne trouve une bibliothèque assez considérable, des collections précieuses de manuscrits, de tableaux, d'histoire naturelle. Mais vous concevez aisément que rien ne m'enchanta comme la vue de ces fameux marbres antiques, a-

chetés par le Comte d'Arondel, et transportés en Angleterre, en 1624. Ils sont déposés aujourd'hui dans une des salles du Bâtiment appelé *The public schools.* Au milieu de tant de monumens des époques les plus célèbres de l'Histoire grecque, avec quel ravissement je lus de mes propres yeux la date consacrée des premiers triomphes dramatiques d'Eschyle, d'Euripide et de Sophocle ! On voit dans ce même collége la collection de marbres, de bustes et de statues antiques, donnée à l'Université d'Oxford par la Comtesse de Pomfret. Tous ces objets sont plus curieux par leur ancienneté, que par la perfection de l'ouvrage : il en est même plusieurs dégradés, au point d'être à peu près méconnaissables.

Il y a quelques tableaux assez intéressans de l'Ecole italienne dans le superbe collége de *Christ Church*, entre autres un Saint-

Jean, de Raphaël ; une vision de Saint-François, d'Annibal Carrache, et plusieurs Titiens. Mais des ouvrages de l'art plus importans peut-être à remarquer ici, parce qu'ils appartiennent véritablement au génie de la nation, ce sont six figures allégoriques des Vertus chrétiennes, et la sainte Nativité qui décorent les immenses vitraux de la chapelle de *New College*. Tous ces tableaux ont été peints sur verre par M. Jervais, d'après les Cartons du célèbre sir Josué Reynolds. Le groupe du milieu rappelle quelques traits d'une imitation assez heureuse de la fameuse nuit du Corrège. Les figures allégoriques sont toutes bien caractérisées ; le dessin en est facile, plein d'élégance et de grâce ; l'effet des couleurs d'une extrême vivacité ; peut-être n'a-t-il que trop de transparence.

A la manière dont je viens de voir Oxford, ce n'est assurément pas d'après mes

propres observations, que je suis en état de vous dire si cette université possède en effet autant d'instruction qu'elle m'a paru posséder de moyens de s'instruire. Mais, s'il est permis d'en croire des hommes à portée de le savoir, l'éducation publique et particulière n'est pas, à beaucoup près, aussi soignée ici qu'elle pourrait l'être. Les hommes très-distingués dans les sciences et dans les lettres, sont aujourd'hui plus rares en Angleterre qu'ils ne l'ont jamais été. On se plaint de ce qu'il y a chez les professeurs beaucoup d'insouciance et peu d'émulation ; chez les étudians encore plus d'indiscipline, encore moins d'application. La plupart de ces derniers, logés en ville, mènent une vie fort dissipée. Il est assez ordinaire de leur voir entretenir publiquement des maîtresses ; et ceux qui n'ont pas le moyen de faire mieux, s'associent deux ou trois pour en avoir une en commun. Dans le réfectoire de plusieurs de ces col-

léges, votre philosophie eût souffert, sans doute, de voir une table séparée pour les fils de Lord ; et cette table est toujours sur une estrade plus ou moins élevée. Il ne faut pas oublier que la plupart de ces établissemens ont été fondés dans des tems fort reculés ; que les Rois, les Cardinaux, les Archevêques qui en furent les premiers bienfaiteurs, ne se doutaient guères de la sublimité des principes auxquels sélèverait la sagesse de nos jours : il faut se souvenir encore que dans ce pays, on croit devoir une sorte de respect religieux à la volonté des morts. Ce n'est jamais qu'avec une extrême circonspection, qu'on se permet d'altérer ou de réformer d'anciens usages, d'anciennes institutions.

Au *Magdalen college* nous eûmes le plaisir de rencontrer un Docteur F.... qui se trouva connaître presque tous nos amis d'Italie et de France. Il est occupé dans ce

moment de l'impression d'un texte cophte de nos livres sacrés. Cette langue, dont il ne savait pas un mot il y a deux ans, fait aujourd'hui ses délices et ceux de sa femme qui s'est amusée à l'apprendre avec lui. Vous auriez, j'en suis sûr, quelque peine à vous faire une juste idée de tout le bonheur que peuvent trouver de tendres époux dans l'étude du cophte. Mon Docteur, à beaucoup de savoir et de littérature, réunit d'ailleurs le caractère du monde le plus doux et l'obligeance la plus aimable.

Après vous avoir fait errer assez longtems dans des églises, dans des bibliothèques, des théâtres, des *hall* de toute espèce, vous nous suivriez peut-être avec plaisir dans les beaux jardins de Stow, de Stow que vous connaissez au moins par le vers de Pope:

Time shall make it grow
A work to wonder at — perhaps a Stow,

dans ceux de Blanheim, le plus orgueilleux monument de la reconnaissance d'une grande nation pour les services d'un grand homme. Mais ce n'est pas moi qui, dans ce moment, entreprendrai de vous les décrire en détail. Je vous en apporte plusieurs dessins avec une description qui ne vous laissera rien à désirer.

Ici, j'observerai seulement que de tous les jardins que j'ai vus en Angleterre, celui de Stow m'a paru le plus riche et le plus ingénieux. Il abonde en fabriques de tout genre, et ces fabriques sont presque toutes d'un goût parfait, telles que l'arc de triomphe qui sert d'entrée à ce beau lieu; le temple de l'Amitié; celui de la Concorde et de la Victoire; le grand obélisque; le *palladian bridge;* l'église gothique; l'élysée ou *the temple of brittish Worthies*, etc. La plupart de ces édifices rappellent le souvenir des plus beaux monumens de l'anti-

quité. L'espace qui les contient n'étant pas fort vaste, on peut les trouver trop rapprochés. Mais la distribution en est pourtant ménagée avec assez d'art et de choix, pour empêcher qu'ils ne paraissent entassés. Les intervalles sont disposés de manière qu'on passe toujours d'un objet à l'autre, avec une sorte de surprise. On n'aperçoit à la fois que ce qui peut être vu sans faire disparate, sans présenter aucune apparence de confusion. Ce n'est pas, si vous voulez, un jardin, c'est un lieu de féerie où les Muses consacrèrent au repos de la richesse et de la gloire, tous les enchantemens de la nature champêtre, tous les prodiges du génie et des arts de différens siècles.

Quelques détails de ce lieu de délices n'échapperont pourtant pas à votre critique. Le sable noir du ruisseau qu'il faut traverser pour descendre dans l'Elysée, vous paraîtra, je pense, d'une recherche un peu

minutieuse. Vous n'aimerez pas non plus cette église et ce faux cimetière, si près du superbe boulingrin qui conduit au château. Cette imitation d'un objet si triste, vous la trouverez surement trop vraie et trop déplacée.

Un des plus beaux aspects qu'il soit possible d'imaginer, est celui de Blenheim, en entrant par la porte de Woodstock. Vous découvrez d'abord, dans un cours assez long, le méandre de la large et profonde rivière qui traverse toute l'étendue du parc, presque à vos pieds; la charmante petite île appelée *the Queens Elizabeth's Island;* plus loin, le superbe pont jeté sur cette rivière avec tant de magnificence; d'un côté, cette grande masse de bâtimens (19), dont l'ensemble tient, de sa pesante solidité même, je ne sais quoi d'imposant et de majestueux; car c'est le caractère de tout ce qui nous présente l'image d'une longue durée, d'une durée éternelle; de l'autre, ce fier monu-

ment consacré à l'immortalité d'un Héros, par la reconnaissance de sa Nation, la belle colonne sur laquelle est placée la statue de Marlborough ; deux aigles à ses pieds : le Héros, habillé à la romaine, tient dans une main le bâton de commandement ; dans l'autre, une figure de la victoire. Cette statue absolument isolée sur une large éminence, y paraît dominer tout le vaste pays qui l'environne. Au milieu de tant de souvenirs de grandeur et de gloire, l'imagination se plaît à reposer un instant sur le bosquet où fut jadis le modeste asile de la touchante Rosamonde. On l'aperçoit dans l'éloignement. Le bosquet et la source qui jaillit sous son ombrage, conservent encore aujourd'hui ce nom si cher à l'amour ; *Fair Rosamond's bower, fair Rosamond's well.* Au faîte de la façade du château qui donne sur le jardin, est le buste de Louis XIV, enlevé aux portes de la ville de Tournay. Au bas de ce buste entouré de

riches trophées, on lit cette inscription, également remarquable peut-être par l'orgueil et par l'ambiguité de son style : *Europæ hæc vindex genio decora alta Brittanno.* Ce qui m'a le plus enchanté dans le parc même de Blenheim, c'est la beauté d'une forêt de chênes, par leur fraîcheur et par leur antiquité, dignes tous de succéder aux oracles de Dodone ; ce sont encore ces magnifiques groupes d'arbrisseaux que l'on ne voit que dans ce pays-ci, parce que nulle part on n'a poussé si loin, je pense, et l'art d'aclimater les arbres de toutes les contrées de l'univers, et celui de mêler et d'assortir harmonieusement les nuances de verdure les plus vives et les plus variées.

Nuneham n'est qu'un jardin de simple particulier, en comparaison du faste royal de Stow et de Blenheim. Mais peut-être est-ce celui dont l'imitation aurait le plus de succès en France et en Allemagne. Le

terrein qu'il occupe, n'a pas une grande étendue; les fabriques qui s'y trouvent, sont d'un goût assez simple, mais tout est distribué de la manière la plus ingénieuse et la plus agréable. La serre chaude souterraine, au moyen de laquelle les orangers et d'autres plantes exotiques semblent, les beaux jours du moins, vivre dans la société la plus intime avec les arbres et les fleurs du pays, nous a paru d'une invention charmante.

Je doute qu'il y ait une position plus singulière que celle de Parkplace, une terre aux bords de la Tamise, où l'on ait su tirer un parti plus heureux de tous les avantages, de tous les aspects rians que peuvent offrir de si belles rives. C'est encore là que nous avons vu les plus magnifiques ruines de tout genre; ruines grecques, romaines, gothiques, égyptiennes; sans oublier le petit *Stonehenge*, le double, si j'ose m'ex-

primer ainsi, du plus ancien monument qui soit peut-être en Europe. Le général Conway l'ayant découvert dans une fouille faite à l'Isle de Jersey, le gouvernement de cette Isle voulut bien lui en présenter l'hommage. Après l'avoir dessiné sur les lieux, après en avoir numéroté chaque pierre, il l'a fait enlever avec un soin religieux, et transporter à grands frais dans cette délicieuse terre. Aux plus rares connaissances, le général Conway joint infiniment de goût pour les Arts, avec la simplicité de caractère et de mœurs la plus intéressante. Sa fille a fait une statue de George III, en marbre, qui a paru mériter de décorer la principale pièce du Musæum Liverianum, où se trouvent une des plus belles collections possibles d'oiseaux; les dépouilles les plus curieuses des conquêtes du Capitaine Cook, en vêtemens, en armes, en idoles, en ustensiles de toute espèce; et la soubreveste de peau que portait Cromwel, lorsqu'il battit l'armée royale....

Ce magnifique cabinet avait été mis, comme vous savez, en loterie, et n'a coûté, je crois, qu'une guinée à celui qui en est actuellement possesseur. Jamais le hazard ne fut moins aveugle. Car l'heureux mortel à qui ce lot intéressant est échu, ayant lui-même beaucoup de connaissances et de goût pour l'histoire naturelle, l'a fort enrichi de ses soins et de ses recherches....

Vous me reprochez, mon cher, de ne vous avoir point assez parlé des Anglaises, et vous avez raison. On ne parle jamais assez des femmes, au moins pour en dire du bien. Car, si n'en point parler du tout est un symptôme bien décidé de barbarie, n'en parler beaucoup que pour en dire du mal, est aussi, je crois, la preuve la plus sûre du dernier degré de corruption dont les mœurs d'un peuple civilisé puissent être susceptibles.

Je vous avais dit, après mon premier voyage à Londres, que j'y croyais avoir remarqué plus de beaux hommes que de belles femmes. Depuis que j'ai vu cette ville en hiver, dans toute la richesse de sa population, je ne tiens plus à ma remarque. Je pense qu'il n'existe peut-être nulle part, en Europe, autant de belles

personnes des deux sexes, sur-tout autant de formes de visage aussi régulières, je dirais volontiers, aussi *largement*, aussi complétement finies. Le genre de beauté qu'on trouve dans ce pays-ci, me rappelle toujours un passage de Johnson que j'ai souvent essayé de traduire, mais sans pouvoir y réussir à mon gré. « *To expand*, dit-il, » *the human face to its full perfection,* » *it seems necessary that the mind shoud* » *cooperate, by placidness of content,* » *or consciousness of superiority* ».

Il semble impossible en effet d'être belle comme une anglaise, sans éprouver habituellement ce calme, cette sérénité d'ame qui supposent toujours, ou l'indépendance la plus parfaite de tout besoin pénible, ou beaucoup d'empire sur soi-même, une grande supériorité d'esprit, de force ou de caractère. Chez ce peuple tous les traits, tous les linéamens de la figure sont plus

pleins, plus terminés qu'on ne les voit en France; en Suisse, en Allemagne; ils le sont, du moins dans les belles têtes de femmes, sans dureté, sans exagération. Ce qu'un œil trop sévère en pourrait apercevoir encore, se perd heureusement dans le caractère de douceur, qui ne distingue pas moins leur physionomie, que cet air de repos et de dignité sans lequel la beauté même cesserait d'être belle. A Paris, on serait tenté de croire que la Nature n'a souvent fait qu'ébaucher le visage de nos jolies femmes, pour laisser à leur coquetterie le soin de varier ou d'achever son ouvrage à leur fantaisie; peut-être aussi, crainte de gâter l'extrême bonheur d'une première idée. C'est vous dire assez, je pense, que mon admiration pour les beautés anglaises n'a pu me faire oublier combien nos femmes jolies sont jolies, ni quelle grâce vive et piquante pare, anime, embellit celles même qui le sont le moins.

L'Angleterre doit un revenu de quelques millions, à la conquête que fit pour elle le chevalier Hamilton, de ce grand nombre de vases étrusques et de dessins antiques, dont plusieurs de ses manufactures se sont empressées d'imiter, plus ou moins heureusement, les belles formes. J'ignore à quelle autre conquête, à quelle autre faveur de circonstances il faut attribuer le degré de perfection que semble avoir atteint, dans cette Isle fortunée, le développement de l'espèce humaine : mais ce perfectionnement m'a paru très-sensible. Des italiens, très-préoccupés des avantages de leur Patrie, m'ont avoué qu'ils ne croyaient pas avoir rencontré dans toute l'Italie, autant de têtes régulièrement belles, qu'à Londres et dans les environs. Ce qui fait ressortir sans doute encore la régularité des traits, c'est la blancheur éclatante de la peau. Sous ce rapport, les inconvéniens du ciel nébuleux de l'Angleterre

sont peut-être aussi favorables à la fraîcheur du teint, qu'à celle des gazons et de toutes les espèces différentes de verdure qui donnent aux jardins anglais tant d'agrément et de charme (20).

Je ne puis m'empêcher cependant d'observer ici, que le teint des beautés anglaises a peut-être, en général, moins d'attrait qu'il n'a d'éclat. De loin, c'est une blancheur éblouissante; de près, on pourrait la désirer plus vive, plus animée. Il y a dans le sang qui circule dans ces veines si fines, si délicates, plus de calme que de volupté, plus de tendresse que d'amour.

Le défaut le plus commun des belles têtes est d'être un peu longues. Ce qui les distingue le plus avantageusement, c'est d'être la plupart très-bien placées. Je ne puis dire la même chose des épaules. Presque toutes les femmes portent des corps

mal faits, qui leur voûtent le dos, pressent la gorge, et gênent le mouvement des bras, en les faisant remonter trop haut ; en les jetant trop en arrière. Cela vous paraîtra d'autant plus désespérant, sans doute, qu'il est fort aisé de voir que leur taille était faite naturellement pour avoir beaucoup d'élégance et de souplesse, puisqu'elles en conservent encore malgré l'influence funeste de ce ridicule usage. Elles ont, assez généralement, le pied grand et la jambe un peu forte.

Peut-être vous aviserez-vous à présent de me demander si je présume qu'il y a plus ou moins de galanterie à Londres qu'à Paris ? Ne pourrais-je pas vous demander, à mon tour, ce que vous en pensez vous-même, d'après ce que je viens de vous dire ? Je me suis permis d'observer que les femmes anglaises avaient un caractère de beauté plus tranquille et plus digne que nos aima-

bles parisiennes, mais aussi moins vif et moins mobile; que leur teint avait plus d'éclat, mais qu'il était cependant moins animé; que leur physionomie, plus noble, plus romanesque peut-être, était aussi moins voluptueuse, moins piquante. Il me semble que votre esprit philosophique pourrait déjà tirer de-là plus d'une conséquence assez sérieuse. Je dois ajouter encore que les femmes anglaises ont très-communément fort peu de gorge; que beaucoup de femmes du peuple ne craignent guères de la montrer, parce qu'elles n'en ont point du tout. Quant à celles qui paraissent en avoir, et l'avoir même très-jolie, je vous engage à ne point oublier qu'il y a de maudits corps, de véritables cuirasses faites tout exprès pour la gâter, mais aussi pour la cacher et pour la défendre. Que de vertus dans ce monde n'ont été sauvées que parce qu'elles se sont trouvées à l'abri d'une première témérité, d'une atteinte trop subite ou trop imprévue!

Vous me feriez, mon cher, le plus grand tort du monde, si vous alliez croire que ce sont là les seules raisons sur lesquelles je fonde l'opinion que je puis avoir de la sagesse des femmes anglaises. Je sais que les mœurs des grandes villes se ressemblent toutes; que les vices et les passions sont de tous les hommes et de tous les peuples : mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a des nuances remarquables d'une nation, comme d'un individu à l'autre; et ce sont ces nuances que l'observateur doit tâcher de saisir.

On ne saurait nier que la manière de vivre la plus habituelle des femmes anglaises, diffère beaucoup de celle des nôtres, et doit produire des effets fort différens. D'abord, elles vivent beaucoup plus entre elles, et beaucoup plus séparées de la société des hommes. La disposition même de l'intérieur des maisons, l'arrangement du

service domestique leur imposent une gêne continuelle. On ne sait presque pas à Londres ce que c'est qu'un suisse ou un portier. On ne reçoit les visites que dans un sallon, dans une espèce de parloir, et cette pièce est presque toujours au rez-de-chaussée. La chambre à coucher d'une femme est un sanctuaire dont un étranger n'approche jamais. Ce serait un procédé tout-à-fait indécent, que d'oser y pénétrer sans un titre bien reconnu, sans un motif de la plus haute importance. Tous ces embarras sont tellement réels, tellement pénibles, que la femme même la plus galante ne saurait l'être chez elle. Quelque grande Dame qu'elle puisse être, elle est réduite à donner ses rendez-vous, dans des maisons secrettes, à la sortie des promenades, du bal ou des spectacles; mais vous sentez parfaitement, que tout ce qui se fait avec tant de peine et de danger, doit se faire toujours beaucoup moins, quoique peut-être avec plus

d'intérêt, de passion et de plaisir. Comme je vous ai dit qu'il n'y avait dans ce pays-ci que les gens de génie qui eussent de l'esprit, il n'y a peut-être aussi que les femmes très-vicieuses ou très-passionnées que l'on puisse soupçonner ici d'intrigue et de galanterie. La plus grande difficulté n'est pas toujours de déterminer une Anglaise à se laisser enlever; c'est plutôt de trouver l'occasion de s'en faire écouter. Avec elles, tout aimables et toutes sages qu'elles sont, il faut, je pense, beaucoup moins d'art ou de bonheur, pour terminer le roman avec succès, qu'il n'en faut pour l'entreprendre.

Les hommes en Angleterre passent à cheval, dans les promenades, à la chasse, aux spectacles, dans les tavernes et sur-tout dans leurs clubbs, tout le tems qu'ils peuvent se dispenser de donner aux affaires publiques, ou bien à leurs affaires particulières. Dans l'intérieur du ménage, il n'y a même qu'une petite partie des longues heu-

res consacrées au plaisir de la table, où les femmes soient admises à partager la société des hommes. Quand on a levé la nappe, et qu'on l'a remplacée par de petits mouchoirs de toile peinte, au lieu de serviettes; quand les bouteilles de Madère ou de Bourgogne, de Claret ou de Porto commencent à se pousser un peu vivement sur le brillant glacis de leurs belles tables d'acajou, les Dames ne manquent jamais de se retirer dans leur appartement, et ces Messieurs oublient quelquefois tout-à-fait, qu'après quelques heures de retraite, il leur serait permis de les y suivre.

J'ai vu sans doute des assemblées de jeu, de danse, des espèces de fêtes où les personnes des deux sexes se trouvent réunies. Mais ce qu'il faut s'attendre le moins à rencontrer dans les assemblées de ce genre, c'est ce qu'on entend par-tout ailleurs par l'intérêt de la société. Vous n'en serez guères

surpris, lorsque vous saurez que ces rassemblemens de la bonne compagnie ne sont jamais plus admirés, que lorsqu'ils sont excessivement nombreux, lorsqu'ils ont tout l'inconvénient d'une véritable cohue. On est bien loin de pouvoir s'y parler, car c'est un hazard heureux de pouvoir s'y reconnaître. Me. la Princesse d'A.... à qui l'on avait voulu donner les honneurs d'une pareille soirée, la trouva si magnifique et si brillante, qu'arrivée un peu tard, il lui fut impossible de pénétrer jusqu'au haut de l'escalier de la maison où l'on avait préparé si péniblement l'étrange fête dont elle était le principal objet.

Il y a beaucoup de luxe et de magnificence à Londres, disait l'autre jour au Duc de Queensbury la jeune Comtesse de N...; il y a même beaucoup de divertissemens, beaucoup de plaisirs; mais les plaisirs y sont si tristes, si tristes! —

Pour soutenir que les mœurs anglaises ont, en général, plus de sévérité que les nôtres, c'est descendre bien bas peut-être que d'en appeler à la conduite, aux usages de la classe des femmes la plus avilie. Cependant, vous savez que c'est dans les extrêmes que sont toujours les nuances les plus décidées ; et c'est à celles-là qu'il est le plus difficile de se méprendre. Il y a, je crois, beaucoup plus de femmes publiques à Londres qu'à Paris ; et, quoique entretenues avec moins de faste et d'élégance, elles y sont infiniment plus occupées. Cette seule circonstance ne suffirait-elle pas pour démontrer que les femmes d'une classe supérieure daignent partager moins souvent les mystères du culte auquel les autres furent vouées par leur propre folie, ou par le hasard de la nécessité ? Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que le plus grand nombre de ces Prêtresses portent, dans les fonctions de leur minis-

tère, un caractère de réserve, de décence, quelquefois même de pruderie, dont nos bacchantes n'eurent jamais la moindre idée. Toutes les recherches qu'inspirent à celles-ci leur vivacité, leur coquetterie naturelle, l'extrême mobilité de nos goûts, ces attentions de propreté si précieuses aux plus pures jouissances de la volupté ; toutes ces recherches leur sont presque inconnues. Elles y voient même je ne sais quoi d'irreligieux et de profane. C'est la dernière faveur qu'une femme puisse accorder à nos désirs, qui paraît leur coûter le moins : toutes les autres semblent blesser leur délicatesse et leur fierté. Si leur complaisance n'ose les refuser, c'est au moins le plus gauchement du monde qu'elle vous les accorde. Parmi les moyens bizarres qu'inventa l'imagination pour exciter les désirs éteints, les plus violens sont les seuls, pour ainsi dire, dont elles connaissent l'usage (21). Le plus doux des mystères ne saurait se cé-

lébrer parfaitement à leur gré, que toutes les lumières du temple ne soient bien éteintes.

Une observation qui paraîtra peut-être contraster avec celles-ci, c'est qu'il y a plusieurs usages extrêmement familiers, admis sans aucune conséquence entre les deux sexes. En public, au théâtre, ainsi que dans le tête à tête le plus intime, c'est sur la bouche que s'imprime le baiser de l'amitié comme celui de l'amour. Les soupers de la cité se terminent ordinairement par du punch. Ce sont les femmes qui le préparent elles-mêmes à table ; et la politesse la plus recherchée qu'une voisine puisse faire à son voisin, sans que personne songe à le trouver mauvais, c'est de lui demander la permission de boire dans son verre, après que lui-même en a déjà bu. J'obtins pour la première fois cette faveur d'une très-jeune et très-jolie personne. Si

tous les convives avaient éprouvé la même impression que moi, je présume qu'on sentirait bientôt tous les inconvéniens que peut avoir un pareil usage. Nous aurions trouvé sans doute, à Paris, que la décence devrait le permettre d'autant moins, que la phrase ordinaire des Dames qui vous font de douces propositions, à la sortie des spectacles, est toujours : *Will you drinck with me a glass wine ?*

Je crains, mon cher, que malgré toute la réserve de mon style, je n'aie déjà fait faire trop de chemin à votre imagination. Permettez-moi donc de terminer cette lettre par quelques idées plus graves....

J'ai cru voir en Angleterre, chez le peuple, des symptômes de moralité que je n'ai jamais observés d'une manière aussi marquée en France. Ici, les pères et mères paraissent infiniment plus occupés des soins

de l'enfance : rien de plus commun que de voir, dans les rues et dans les promenades, des hommes porter eux-mêmes leurs enfans, les serrer dans leurs bras et leur servir de bonnes. L'humanité, la douce compassion de ce peuple se montrent encore au milieu des fureurs de ses *boxes*, à côté d'une franchise et d'une loyauté vraiment chevaleresques. Les combattans trouvent toujours quelques seconds qui les encouragent, les flattent, les caressent, leur prodiguent tous les secours dont ils peuvent avoir besoin. Jamais, comme je vous l'ai dit ailleurs, jamais on ne voit battre un homme à terre. Le blessé qui veut reprendre haleine, est toujours sûr de rencontrer un genou pour se reposer, une main qui l'essuie, une autre prête à lui donner quelque boisson qui le fortifie ou le rafraîchisse. C'est aux deux extrémités de la vie, que l'humanité semble obtenir ici le culte le plus fidèle et le plus respectueux. Comme on a

plus d'égards, plus de respect, j'oserai dire plus de religion pour les enfans, on en a beaucoup plus aussi pour les morts ; et ce sont peut-être deux témoignages également touchans de la moralité d'un peuple. Les morts sont gardés ici plus long-tems, je crois, qu'en aucun autre pays de l'Europe : il n'est point rare de ne les ensevelir que le troisième jour. Les cercueils sont faits avec beaucoup de recherche et de soin. Depuis la première jusqu'à la dernière classe, il n'est point de funérailles qui ne se fassent avec une sorte de solennité. Tel homme qui vécut toujours avec assez d'économie, se permet plus ou moins de magnificence le jour de son enterrement. Précédé de deux hommes enveloppés de crêpe de la tête aux pieds, le char funèbre est hérissé de plumaches noirs, à moins que ce ne soit une vierge dont il renferme les dépouilles; alors les plumes sont blanches, ainsi que le crêpe des conducteurs du deuil. Le prê-

aller au devant du cercueil, et le conduit lui-même d'abord dans le temple, ensuite dans le lieu même destiné pour la sépulture. Ces dernières cérémonies sont consacrées par de saintes lectures et de ferventes prières .... Les cimetières sont presque tous d'assez jolies promenades remplies de souvenirs intéressans, de sentimens religieux, de moralités instructives et touchantes.

Le caractère anglais, me disait ces jours passés M. de Rh., est à mes yeux le caractère allemand ennobli par le génie de la Liberté, rendu plus mobile, plus doux, plus passionné, mais peut-être aussi plus inquiet, plus vain, plus sombre par l'influence du climat, par l'influence plus active encore du commerce et de l'extrême richesse. Ce sont, je l'avoue, les résultats de cette dernière influence qui me paraissent avoir l'énergie la plus étendue et la plus incalcula-

tre est obligé de sortir de l'église, pour ble. Pourquoi l'Angleterre est-elle si bien cultivée? Parce qu'elle est riche. Pourquoi l'Angleterre est-elle si libre? Parce qu'elle est riche. Pourquoi l'Angleterre est-elle si puissante? Parce qu'elle est riche. Pourquoi l'Angleterre attache-t-elle aujourd'hui véritablement si peu de prix aux jouissances des Lettres et des Arts? Parce qu'elle est trop riche. Avec tous les avantages qu'elle doit à sa constitution politique, au progrès de son agriculture, de ses fabriques, de son commerce, de sa marine, de ses colonies, pourquoi l'Angleterre n'est-elle pas plus paisible et plus heureuse? Parce qu'elle est trop riche (22); parce qu'elle a tous les inconvéniens de la richesse, et n'estime plus guères d'autres avantages que ceux que peut procurer la richesse. Au physique comme au moral, son soleil c'est l'or (23). Mais tout l'or de l'univers vaut-il un beau rayon du soleil; un de ces rayons bien-

faisans qui dissipent jusqu'au moindre nuage, font éclore les meilleurs fruits, les plus belles fleurs; réchauffent les glaces de l'âge, et font briller même avec plus d'éclat la vivacité de la jeunesse et l'innocente joie de l'enfance!

A LA C. A. D. V.

Je vis depuis quelques jours, Madame, au milieu des enchantemens. J'oublierais ici l'univers, si dans ce monde ou dans l'autre, il était une manière d'exister qui pût vous séparer long-tems de ma pensée. Mon imagination voit autour d'elle tout ce qu'elle conçut jamais de plus noble, de plus doux, de plus riant. Il lui semble qu'elle n'a plus rien à faire, plus rien à désirer; et ce sentiment la tient sous le charme d'une paresse vraiment délicieuse, vraiment céleste. Je suis tenté quelquefois de me croire mort: car, malgré mon inquiétude habituelle, je n'éprouve pas le plus léger besoin d'activité: votre charmant souvenir ne dérange point du tout ma rêverie.... Je vous ai précédée dans les Champs Elysées: je présume que vous ne pouvez tarder à vous y rendre vous-même; je vous attends à

chaque instant, pour vous montrer aux ombres heureuses qui m'environnent, et qui m'aimeront bien mieux, quand elles verront de quelle amitié j'eus l'avantage de jouir sur la terre.

Jugez vous-même, Madame, si j'ai raison de me croire dans un séjour fort éloigné du triste globe que vous habitez encore. J'avais passé la plus aimable soirée du monde, aux bords de la Tamise, une de ces soirées qui jadis semblaient appartenir exclusivement aux bords fortunés de la Seine. A la pointe du jour, j'ai de la peine à me rappeler si je dormais ou si je veillais encore, de rapides coursiers m'entraînent à la suite d'un Prince qui fit assez de bien pour mériter le bonheur de ne plus l'être. Il était accompagné de la fée qui lui consacra tous les secrets, tous les charmes de sa puissance, qui le console de tous les ingrats qu'il fit, de tous les heureux qu'il vou-

lut faire. A la finesse de son regard, à la beauté de ses yeux, à l'élégance légère de sa taille, vous auriez été tentée de la prendre pour la reine des Sylphides. Nous traversons des campagnes désertes, des bruyères à perte de vue, et qui ne ressemblent nullement à ces champs si bien cultivés de la riche Albion, ou du moins à ce que vous en ont dit certains voyageurs (24). Dans toute cette route, le seul objet qui fixe quelques momens mon attention, ce sont les ruines d'un temple dont les portiques composés, d'une manière sauvage, mais avec une sorte de régularité, d'énormes débris de roche brute attestent l'antiquité la plus vénérable. On a de la peine à concevoir que des hommes comme nous, aient pu parvenir à remuer de pareilles masses de pierres, dont on n'aperçoit d'ailleurs aucun vestige dans tout le pays. Cet auguste monument est entouré de tertres médiocrement élevés, dont les uns ne sont

couverts que de mousse, d'autres, d'un arbre solitaire, d'autres encore, de petits bosquets funèbres. Tout semble annoncer que ce lieu fut consacré, dans les premiers âges du monde, à la sépulture d'une race de géans ou de héros (25).

En sortant de ce désert, l'ame encore remplie de souvenirs imposans, je me retrouve tout à coup dans le plus riant des vallons, et je vois le Prince et la reine des Sylphides descendre de leur char, à la porte d'un Palais, remarquable sur-tout par la magnificence d'un très-beau péristile, soutenu de quatre colonnes d'ordre ionique; et par la légèreté de deux colonnades de forme elliptique, qui lient le grand bâtiment avec deux corps-de-logis moins élevés, mais d'une architecture également noble et simple.

Ce Palais est au milieu d'une plaine assez

étendue, formée par les dernières inclinaisons de la pente insensible de plusieurs côteaux, dont la cime est plus ou moins éloignée, plus ou moins haute. Je n'ai vu nulle part des mouvemens de terrein plus doux, plus faciles, plus heureux. Le bon roi Salomon n'eut pas manqué de les comparer aux attitudes voluptueuses des beautés de son serrail. Un de ces charmans côteaux, couvert des arbres les plus touffus, semble dominer entièrement une des aîles du Palais, et le garantit des vents du couchant. La belle verdure de ce feuillage se marie, de la manière la plus pittoresque, à la blancheur éclatante des pierres de ce vaste édifice. De l'autre côté, passe une large rivière dont le cours paisible, après avoir tracé de légères sinuosités dans la plaine, que sa fraîcheur couvre du plus vert gazon, s'égare autour de petites îles ombragées des plus rians arbustes, et va se perdre au milieu d'un massif de forêts,

dont quelques échappées découvrent dans le lointain une chaîne de collines richement cultivées.

Vous n'aimez, Madame, ni les châteaux ni les palais : je ne vous décrirai donc point celui-ci, quoique je ne connaisse rien de plus somptueux en France; je ne vous parlerai point de la grandeur et de la richesse des appartemens, des belles proportions de la galerie, du sallon, de la salle à manger, des tableaux et des statues qui les décorent. Par attention pour vos goûts particuliers, je remarquerai seulement que, partout, les feux des cheminées étaient remplacés par de superbes vases du Japon, qui les couvraient tout entières d'un berceau de fleurs. Comme la chaleur était extrême, on passait une grande partie de la journée, au rez-de-chaussée, dans une espèce de labyrinthe à l'égyptienne, dont les voûtes ingénieusement ornées renfermaient, entre

autres richesses de toutes les contrées de la terre, une des plus admirables bibliothèques que j'aie jamais vue, parce qu'on y trouve non-seulement les meilleurs livres, les plus belles éditions, mais encore, pour ainsi dire, l'exemplaire le plus parfait des éditions les plus rares et les plus recherchées.

Vers le déclin du jour, des calèches attelées de petits chevaux blancs ou gris de souris, avec de jeunes conducteurs, d'une taille assortie à celle de leurs coursiers, se rendaient au bas du grand escalier. Dans ces voitures qui semblaient faites tout exprès pour la reine des Sylphides, nous parcourions rapidement toutes les routes de ce vaste dédale de bois et de collines, tantôt dans des vallées profondes, sous des ombrages serrés, tantôt sur de larges hauteurs d'où l'on découvrait un horizon immense, où l'œil, après avoir erré sur des provinces

entières, n'apercevait plus d'autre limite que le Ciel et les Mers. Chaque instant nous offrait de nouveaux aspects, un pays différent. Je me croyais tout-à-tour en Suisse, en France, en Angleterre, en Amérique. Je voyais tantôt un charmant Paul Potter, tantôt un superbe Claude Lorrain.

Nous sortions à peine d'une partie de forêts singulièrement agreste, que nos conducteurs nous arrêtèrent auprès d'une petite barrière simplement ornée. Aussitôt que nous fûmes descendus de notre char, la barrière s'ouvrit devant nous, et je me crus véritablement transporté dans l'élysée de Julie. Là, serpentaient des sentiers de mousse, à travers des couches de fleurs, qui formaient la bordure de bosquets composés du mélange d'arbustes le plus harmonieux, mais sur-tout de ce laurier sauvage dont la verdure est si vive et si brillante (26). En suivant un de ces sentiers, nous arrivâmes

sous une petite voûte étroite, qui servait de péristile à une grotte assez spacieuse, dont la grande entrée se trouvait sur le bord même de la rivière. Du fond de cette grotte, où l'on ne voit point de ridicule coquillage ni d'autres colifichets de ce genre, mais de belles masses de rocher jetées pittoresquement les unes sur les autres, jaillit une source, dont l'onde fraîche et limpide tombe, avec un doux murmure, dans un bassin rustique, et de-là, se précipitant sous le roc, va se mêler aux eaux de la rivière. Comme l'air y circule continuellement par les deux voûtes qui lui servent d'entrée, cette grotte est aussi sèche que l'appartement le mieux aéré. Pour ajouter encore à l'enchantement de ce lieu de délices, nous y trouvâmes une table couverte des plus beaux raisins, des meilleurs ananas et de différentes sortes de rafraîchissemens dans des vases d'or ou de porcelaine, de la forme la plus élégante, du travail le plus précieux.

A peu de distance de cette grotte, est une grande caverne dans laquelle les soins de l'art ou de la nature, il est aisé de s'y méprendre, ont ménagé plusieurs niches profondes, dont les unes ressemblent à de petites cellules, d'autres peuvent servir de bains. Le milieu de la caverne est absolument découvert, il n'a d'autre toit du moins que le feuillage des arbrisseaux qui ont percé la cime du rocher, et d'un bel arbre planté, comme par magie, dans le centre de cet asile, au milieu d'un bassin bordé de gazon, de pensées et de violettes......

Nos promenades nous conduisaient quelquefois aux temples de différentes Divinités. Celui d'Hercule est sur une hauteur presque isolée. Celui de la Naïade, protectrice de ce beau vallon, est dans un antre mystérieux, décoré dans le goût étrusque, sur le bord même des eaux dont elle l'arrose. Celui de Jesus-Christ se trouve entièrement

hors des confins de ce vaste domaine. Mais je ne puis vous cacher, Madame, que ces différens édifices, sans aucune acception de Dieu ; sont tous entretenus avec assez de négligence. Le maître de ces lieux s'occupe avec plus de complaisance, avec plus d'intérêt des débris d'une très-ancienne tour, de deux cavernes de l'aspect le plus romantique : l'une, couverte de pampre et de lierre, semble consacrée au culte de Bacchus ; l'autre, plus grande, plus imposante, plus auguste, paraît destinée aux mystères les plus sublimes de la sagesse ou du génie des Fées. Cependant, je ne puis décider encore si ces mystères doivent être heureux ou terribles.....

Ici, vous me demanderez, sans doute, quel est enfin l'être extraordinaire dont j'ai tenté de vous décrire le séjour : mais de toutes les questions que vous pourriez me faire c'est précisément celle qui m'embarrasse le

plus. Vous répondre que c'est un enchanteur, serait le plus court, et c'est d'abord ce que j'ai cru le plus vraisemblable. Vous auriez pourtant de la peine à le croire. Car je suis obligé de convenir que je n'ai guères vu d'être plus spirituel, ce qué ne sont pas assurément la plupart des génies dont vous avez entendu parler. Il faut ajouter encore que je n'ai guères vu d'être plus aimable et plus instruit, ce que ces Messieurs sont encore moins, leur puissance les dispensant si fort de l'être. Quand il improvise sur le clavecin, vous croiriez entendre tour-à-tour Piccini, Gluck, Orphée lui-même. Parle-t-il, écrit-il notre langue, c'est avec le génie, c'est avec la chaleur de Diderot, ou la grâce de Hamilton (27). Ecrit-il en anglais, vous ne soupçonneriez pas qu'il eût jamais su d'autre langue. -- Il a, quand il le veut, et comme il le veut, toute l'éloquence des orateurs de votre Convention, toute la dialectique de ceux du Par-

lement d'Angleterre (28). Les Thiémet, les d'Albaret n'avaient pas plus de dispositions que lui pour être Mimes. Avec tant de talent, tant d'instruction, toutes les richesses, toutes les ressources du monde, je ne vous assurerai cependant pas que mon enchanteur soit heureux. A travers les grâces de sa figure et de son maintien, sa gaieté même laisse percer quelque chose d'inquiet et de sombre. Je sais qu'il peut avoir à se plaindre des hommes; je soupçonne qu'il peut avoir à se plaindre de lui-même. Doué des dispositions les plus rares, des facultés les plus extraordinaires; gâté, sous tous les rapports, par la Nature et par la Fortune, son imagination a dû se blaser de bonne heure : conservant cependant toute sa chaleur, toute son énergie, cette imagination trouve difficilement un objet qui puisse l'intéresser ou la satisfaire. Le besoin de créer quelque chose qui ne ressemble point à ce que le Sort lui prodigua, rend ses concep-

tions les plus habituelles, singulières ou terribles. S'il n'avait pas naturellement le goût juste et sûr, elles seraient encore plus bizarres, plus noires, plus capricieuses. -- De tous les travers qu'on lui reproche, je n'en ai remarqué que deux, parce qu'ils m'ont donné beaucoup d'humeur : le premier, c'est d'avoir laissé prendre possession à des troupeaux glapissans d'oies et de canards, de cette belle rivière où je ne voulais voir que des cignes; l'autre, de souffrir que des essaims de noirs corbeaux attristent sans cesse le superbe boulingrin, où se promènent si noblement une demi-douzaine de paons qui semblent attendre là, le char de leur Déesse....

Je ne sais, Madame, si j'ai pu parvenir à vous faire partager un moment le charme de mon rève. Mais il me paraît tems de vous dire que c'est le beau séjour de Fonth..., dans le Wiltshire dont j'ai

désiré de vous donner une faible idée ; car, pour vous en peindre avec succès toutes les beautés, il faudrait avoir eu le bonheur d'évoquer dans une de ces cavernes si champêtres et si poétiques l'ombre de Gessner, ou le génie de l'auteur de Paul et Virginie. Le maître de cette superbe terre, est le chevalier B..., un des plus riches particuliers de l'Europe. L'énorme fortune qu'il possède, lui vient d'un de ses ayeux qui fit la conquête de la Jamaïque, où Colomb avait déposé la plus grande partie des richesses enlevées au nouvel hémisphère qu'il venait de découvrir, pour le bonheur ou le malheur de l'espèce humaine. Les seules possessions qu'il conserve encore dans cette île, lui vaudront cette année plus de cent mille liv. sterlings. Le terrein qu'il a fait enclore à Fonth...., et qui n'est qu'une petite partie de ce qu'il possède dans cette province et dans la province voisine de Somerset, contient seize à dix-huit cents arpens, qui ne

sont employés qu'en pur agrément. M. B... sent fort bien que des propriétaires comme lui, dévorent un pays au lieu de l'enrichir; mais il tâche aussi d'expier ce caprice du sort, en fournissant aux quatre ou cinq mille personnes qui se trouvent sous sa dépendance, tous les moyens imaginables de travail et de secours. Seigneur de la ville de H..., qui nomme deux Députés à la Chambre des Communes, vous présumez, sans doute, qu'il doit avoir quelque influence sur leur choix. Cette influence est telle, qu'à la dernière élection, celui qu'il avait désigné, singulièrement flatté de tous les *huzza* qu'on lui prodiguait, ayant voulu se confondre en beaux remercîmens, en magnifiques protestations, un des nobles électeurs lui cria : « Monsieur, épargnez-vous tant de peine, » le *Squire* nous eut envoyé son *great* » *Dog*, que nous l'aurions traité tout de » même. » —

L'énorme fortune de M. B... est peut-être moins hors de toutes les mesures communes, que la force morale dont le ciel a doué son esprit et son génie. Car, quelque extraordinaires que soient ses talens, il est fort douteux que sa paresse, ou quelque autre circonstance, dont je ne puis vous développer ici le mystère, lui ait seulement permis d'atteindre à la moitié du chemin qu'il avoit à parcourir, pour satisfaire à sa destinée. Au reste, il n'a pas plus de trente-trois ans.....

Combien je suis touchée du sentiment qui vous a déterminé à m'écrire cette aimable lettre, à me donner tout le tems que vous avez enlevé à la jouissance même du charme qui vous séduisait, pour m'en faire partager l'enchantement!..... Je suis bien trompée si je ne conserve pas plus longtems l'impression du tableau, que vous celle de l'original, quelque extraordinaires que soient et l'enchanteur et son palais. Le génie qui possède ce grand espace, à lui tout seul, sur la surface de ce globe, a fait ici, je crois, quelques instans usage de son art. Je me rappelle d'avoir trouvé, dans le monde, des femmes qui avaient la tête renversée par ses fêtes, et l'on m'a fort tourmentée une fois pour m'y entraîner. Il était aussi question de temple et de mystères. J'ai sollicité pour d'autres la permission d'aller les cé-

lébrer. Heureuse alors du bonheur que j'attendais paisiblement dans ma retraite, je plaignais celles qui ne pouvaient trouver dans leur sollitude mes espérances et mes souvenirs..... Je ne puis vous rendre que l'envie de vous distraire, et je dois compter sur l'indulgence de celui qui quitte l'illusion qui suspend sa peine, pour m'arracher à celles dont il me suppose oppressée. Je n'ai guères fait qu'un rêve doux en ma vie, et je vais vous le raconter, au risque de vous endormir......

Brisée, un soir, de fatigue et de soucis, redoutant le sommeil qui depuis plusieurs mois n'était plus un repos, je trouvai sous ma main un recueil d'estampes ; je les regardais avec une telle distraction, qu'une seule frappa ma pensée ; c'était un Saint-Jerôme, dormant dans une sollitude habitée par des tigres. Si cette scène devait effrayer le spectateur, la tête du Saint faisait oublier

son danger. Une vision céleste l'animait du sentiment le plus imposant, le plus calme, et tout être agité devait désirer ce bonheur. Je me couchai, en regrettant de ne pouvoir l'espérer; et c'est, je pense, la seule fois que le destin, sans en être importuné, voulut bien exaucer un de mes vœux secrets. A peine mes yeux appesantis venaient de se fermer, que je me sentis prendre la main, et appeler doucement du nom de mon enfance. L'effroi m'eut saisie, si la voix ne m'avait rassurée. Une lumière douce, répandue dans ma chambre, me fit distinctement apercevoir mon père assis près de mon lit. Trop surprise et trop ravie de revoir cet objet de ma tendresse et de mes regrets, je ne pouvais proférer un son. Mais comme les ombres lisent au fond des ames, il sut bien vîte tout ce qui se passait dans la mienne. -- « C'est pour » toi, me dit-il, que j'ai quitté le séjour » du repos, et que je reviens passer quel-

» ques instans sur ce globe impur et trou-
» blé. Mon seul chagrin, pendant ma vie,
» fut de ne point te voir heureuse. De-
» puis que j'habite les sombres bords, les
» peines que je te vois souffrir m'empê-
» chent de jouir de ma félicité. C'est pour
» te rassurer et t'éclairer sur l'avenir, que
» les Dieux m'ont permis de te revoir en-
» core avant qu'ils t'accordent de venir me
» retrouver ». -- Je voudrais qu'il m'eût laissé son éloquence, pour vous rendre avec exactitude tout ce qu'il me dit de consolant et de tendre. Je ne passai point mon tems à lui raconter de ce monde toutes les tristes vérités qu'il en savait déjà.... Sa présence m'attestant l'immortalité de notre être, je le pressai de m'en développer tous les secrets. Il ne se refusa à aucune de mes questions. Mais si les ombres peuvent expliquer avec clarté la métaphysique la plus profonde, il n'est pas donné aux mortels de conserver le souvenir de ces

sublimes vérités. Quelques génies les ont devinées plutôt qu'aperçues ; et vos ouvrages m'ont prouvé souvent que vous étiez de ce petit nombre. Je ne puis donc me rappeler que les différens détails de sa demeure, et de la manière dont il passait son tems dans l'Elysée. J'ai reconnu dans votre description tout ce qu'il m'a raconté de ce séjour céleste, à quelques variétés près. L'aversion qu'ils ont pour tout ce qui les a corrompus dans ce monde, ne leur permet point de vases d'or; et le crystal seul reçoit leur nectar, leur ambroisie et les fruits qu'on vous a servis dans cette grotte enchantée. Il ne m'a parlé d'aucune Sylphide; mais il avait près de lui l'amie qui l'avait précédé, et ma fille : l'une charmait encore une portion de sa journée ; l'autre lui parlait de ma tendresse, courait au devant du génie qui apportait les nouvelles des événemens de ce bas monde, et s'empressait de revenir lui annoncer tout ce qu'elle croyait

pouvoir l'intéresser : ayant conservé la curiosité de son âge et le plaisir de raconter, elle n'avait pas manqué de l'instruire de tout ce qu'elle avait recueilli sur mon sort... Il me dit qu'une partie de leur existence dans ces heureux asiles, était de s'occuper de ceux qu'ils attendaient. Tant qu'ils les savent encore sur la terre, ils leur élèvent des monumens funèbres; et les décorant de peupliers, de saules et de cyprès, ils invoquent les Dieux en leur faveur. Dès qu'ils sont informés de leur prochaine arrivée, ils s'occupent à leur arranger une demeure selon tous leurs goûts favoris. Ils l'ornent de fleurs, de guirlandes; et si le génie de la célébrité les escorte, ils y mêlent des couronnes de laurier. Il m'a semblé que l'on était loin, dans ces paisibles lieux, d'être insensible ou froid; que, fort différent de ce que nous sommes dans ce monde, on s'y trouvait d'autant plus heureux que l'on était plus susceptible d'éprouver toutes les

passions, toutes les sensations, tous les sentimens doux, sans aucune suite douloureuse. Les fureurs, les excès seuls y sont ignorés. . . . Vous croirez sans peine à mon empressement pour le suivre, à la chaleur de mes prières pour me tirer de cet abîme. Toute sa réponse fut de me montrer le lit où reposait ma mère. . . . Comme le tems s'écoulait, et que sans doute il pressentait la douleur que me ferait éprouver l'instant qui le forcerait à s'éloigner de moi, il attacha ma pensée par la description du seul temple qu'il me dit exister dans l'Elysée. La magie en est telle qu'il paraît à chaque ombre avec la forme, la structure, les ornemens qui lui plaisent de préférence. Pour ceux qui n'aiment que les choses simples, ils n'y voient comme lui que la statue du Bonheur. Placée au fond du sanctuaire, un feu modéré, mais éternel, brûle aux pieds de cette sainte Idole. Les ombres entretiennent sans cesse les flammes de l'autel,

en y jetant quelques feuilles d'une plante inconnue sur la terre. Ce culte est le seul qu'elles rendent à la Divinité : lorsqu'elles s'en abstiennent, une espèce de langueur dans leurs désirs en diminue le charme, et leur annonce l'Ennui, qu'elles sont, comme vous pouvez croire, très-pressées de nous renvoyer. . . . . Le temple est si vaste que chaque ombre a pour elle une petite niche particulière qu'elle va visiter tous les jours. Dans le fond de la niche est suspendu une espèce de cadre de forme ronde, au dessus d'un petit autel. . . . Sur l'autel est un vase de parfums. Toutes les fois que nous honorons ici bas leur souvenir, que l'amitié, le respect ou la reconnaissance érigent quelque monument à leur gloire, l'encens que nous brûlons pour eux s'élève jusque sur cet autel ; les parfums s'embrasent ; une vapeur éthérée se répand sur le cadre magique ; elle y laisse empreinte la figure de celui à qui nous

offrons cet hommage. Il en dispose en faveur des compagnons les plus chers d'une si douce existence. Autrefois la piété filiale, la reconnaissance publique ou particulière, toutes les vertus dont l'idée seule nous reste, offraient à ceux que l'on avait perdus un culte perpétuel ; et chaque ombre était souvent occupée à changer le fond du cadre merveilleux. Mais depuis un grand nombre d'années, l'oubli, l'impiété des ingrats était le seul sentiment dont la niche leur offrait l'idée ; et je conçois que dans l'Elysée même, l'impression en est pénible.... A tous ces détails mon père ajouta : « Depuis que je suis » séparé des mortels, mes parfums n'ont » brûlé qu'une fois ; mais ce sacrifice suf- » fit à mon cœur : je t'apporte l'empreinte » qu'ils ont tracée, et tu peux aisément » deviner à qui elle appartient ». En proférant ces derniers mots, il me donna un petit dessin ; mes yeux s'y fixèrent, et j'y trouvai une sorte de ressemblance. Alors

un tambour s'est fait entendre; la Discorde et toutes les Furies qu'elle traîne après elle, ont paru dans ma chambre : j'ai porté la figure sur mon cœur, pour la préserver de leur soufle impur, et je me suis éveillée. Il ne m'est resté de ce songe qu'une image et le souvenir. Je vous ai envoyé l'une ; vous deviez la trouver à côté de votre lit, quand vous arriveriez. J'appris le lendemain, que vous aviez le bras cassé : les illusions heureuses ont fui ; de pénibles réalités se sont entassées ; et vous êtes préservé, je crois, pour jamais du malheur d'un rêve aussi long.

NOTES.

(1) On peut juger de l'énorme consommation de bierre qui se fait en Angleterre, par le produit de la taxe imposée sur cette boisson; ce produit équivaut presque à celui de l'impôt territorial, et le surpasse même, si l'on y comprend les taxes particulières sur la drèche et le houblon En 1788, la taxe sur la bierre s'est élevée à 1,666,152 l. st., et un très-grand nombre de riches propriétaires ne la payent point, ayant le droit de faire brasser chez eux, pour l'usage de leur maison.

(2) Il n'y a point d'écrivain qui ait osé combattre avec plus de franchise tous les principes du gouvernement aristocratique et monarchique : il n'y en a point dont les ouvrages aient été plus répandus en Angleterre et en Amérique. On a vendu plus de cent mille exemplaires du *Common-Sense*. Les éditions des *Rights of men* n'ont été guères moins nombreuses. La dialectique de Thomas Payne n'est pas aussi profonde, aussi serrée que celle de l'abbé Sieyes; mais son style est beaucoup plus propre à

faire de l'effet, il est tout à la fois, simple et piquant, ingénieux et populaire.

On dit que Payne avait été dans sa jeunesse *Staymaker*, tailleur de corps. Lui-même nous apprend qu'il débuta par faire ses premières études de droit naturel et de droit politique, sur un Corsaire.

(3) Aujourd'hui que les événemens ont révélé le terrible résultat des premières mesures hazardées par le génie révolutionnaire, on ne peut concevoir comment tous les gouvernemens de l'Europe n'ont pas vu plutôt, quelle énorme puissance pourraient donner à l'empire français, l'établissement des gardes nationales, et la création d'un papier-monnoie, tel que les assignats. Le premier de ces moyens, présentait, sans doute, l'obstacle le plus embarrassant au maintien de l'ordre, aux procédés naturels d'une administration régulière; mais au moment d'une grande crise, il tenait tout le peuple prêt à se lever en masse; il opposait à des armées mercenaires, rassemblées avec infiniment de peine et de frais, une nation de soldats toute entière. Et quelle nation! la plus nombreuse de l'Europe, mal disciplinée, il est vrai, mais qui ne tarderait pas à s'aguerrir, et

chez qui cependant la puissance du nombre, sa bravoure naturelle et l'espèce d'enthousiasme dont elle est si susceptible, ne manqueraient pas de suppléer au défaut de discipline.

Par la création des assignats, on se trouvait dispensé de toutes les pénibles ressources que la guerre est obligée d'arracher à la fiscalité, de l'embarras difficile et lent des impôts et des emprunts. Cette opération, désastreuse pour la propriété, le commerce et l'industrie, devait faciliter toutes les dépenses de la guerre. Car, grâce à ce terrible talisman, il n'existait plus en France de richesse réelle ou factice qui ne fût mise en circulation, et dont la Dictature populaire ne pût disposer ainsi, suivant son bon plaisir. C'est par ces deux grandes mesures, que le génie de la révolution a su concentrer une masse de forces prodigieuse, la diriger à son gré, déjouer tous les efforts des Puissances coalisées, tous les calculs de leur système militaire et de leur système fiscal : en donnant au gouvernement de France un ressort d'action surnaturel, il privait encore, par le contre-coup le plus funeste, tous les gouvernemens qui voulaient lutter contre lui, d'une grande partie de leur ressort habituel. Quand l'un

osait tout, les autres osaient moins que jamais, de peur d'ébranler cette opinion à laquelle était attaché leur repos intérieur, et que l'influence envahissante de l'esprit français rendait de jour en jour plus inquiète et plus ombrageuse.

Au lieu de voir et de juger les conséquences inévitables du nouvel ordre de choses, on s'est laissé séduire par les leures de l'Assemblée constituante, trompée si grossièrement elle-même par l'habileté perfide de ses meneurs. On a cru, bonnement, que la France, moins monarchique, serait moins redoutable à la tranquillité de ces voisins. On a cru, parce qu'elle l'a dit, qu'elle ne ferait jamais la guerre à personne; et l'on s'est obstiné follement à ne pas voir que la nature même des choses forçait une grande République à devenir guerrière et conquérante; la guerre au-dehors, étant le seul moyen d'étouffer ou de prévenir les troubles intérieurs, le seul moyen d'occuper les passions que fait naître l'association dangereuse d'une trop grande puissance et d'une trop grande liberté.

(4) Ce qui ajoute prodigieusement à l'étendue imposante de Londres, c'est qu'elle est entourée de

plusieurs bourgs qui forment encore autant de grandes et belles villes, comme Kensington, Chelsea, Fulham, Greenwich, Clapham, etc. Il y a environ vingt milles de Londres à Epsom, célèbre par les courses de chevaux qu'on y voit deux ou trois fois par an. Toute cette route à l'air d'une continuation de faubourgs.

(5) *Roads*, sont des rues qui ont remplacé de grandes routes; *Row's*, ce sont de nouvelles rangées de maisons. *Lane's*, sont des passages ou des cours; les voitures n'y peuvent passer; et communément elles sont pavées comme les *Footway's;* les trottoirs. Les *Square's* sont des places carrées; les *Field's*, des places bâties autour d'un champ ou d'un jardin.

(6) *Leicester-Field.* Une statue plus remarquable, est celle de Charles Ier., à *Charing-Cross*, ne fût-ce que par l'anecdote suivante : Après la décapitation de ce malheureux prince, cette statue équestre, qui existait déja, fut abattue et vendue au plus offrant. Un fondeur l'acheta, l'enfouit dans sa cave, et fit une fortune considérable, en vendant des chandeliers qu'il prétendit provenir de la statue. Lors de la restauration, Charles II, enchanté de re-

trouver ce monument, le paya royalement, et le fit rétablir.

(7) Si les Anglais mangent peu de pain, ils doivent faire en revanche, une terrible consommation de pâtisserie. Vous ne faites pas cent pas dans les rues de Londres, sans rencontrer une ou deux boutiques chargées de différentes sortes de *pastry ;* mais sur-tout de petites tartelettes de mûres, ou de groseille, ou de *cheese*, espèce de crême, de pain-d'épice et de gâteaux piqués de raisins de corinthe, avec des gobelets de gelée bien limpide, le tout rangé dans le plus bel ordre et avec la propreté la plus recherchée. J'ai vu des hommes et des femmes, de tout âge et de toute condition, aller le matin dans ces boutiques, et, sans quitter la place, manger de ces tartelettes par demi-douzaine.

(8) On porte à trente six milles, toute la circonférence de Londres ; mais si l'on en retranchait plusieurs points saillans, qui laissent de très-grands espaces vides entre eux, elle se réduirait à vingt-trois ou vingt-six, un peu plus de huit lieues de France. Cette immense Cité renferme aujourd'hui, dans son enceinte, la ville de Westminster, les

bourgs de Southwark, et quarante-cinq villages dont les noms sont conservés dans les différens quartiers qu'ils occupaient. L'accroissement qu'elle a reçu dans le cours de cent vingt ans, est de trente-trois milles. Le quartier bâti au-delà de *Blackfriars bridge*, est dépendant d'un autre comté que le reste de la ville.

(9) Il faudrait excepter la ville de Berne avec ses magnifiques arcades, si Berne était une plus grande ville.

(10) M. John Hunter, un des plus célèbres anatomistes de l'Europe, et qu'il ne faut point confondre avec le charlatan du même nom, l'inventeur du fameux *restorative balsam*, etc.

(11) *Isabella or fatal Marriage, a tragedy altered from Southern by D. Garrick.* Isabelle, dans un accès du délire où l'a jeté son désespoir, dit, en tenant le poignard dont elle va se percer :

Biron he Steals it from the sleeping gods and send it thus....
Now, now I laugh at you, defy you all you tyrant — murderers.

(12) Il n'y a rien de plus affiché que la liaison de M. le duc de Cl..., avec Mistris Jordans. La décence ne se trouve point blessée ici, comme elle n'eut pas manqué de l'être autrefois en France, de voir un Prince du sang sur le premier banc d'une grande loge, avec l'actrice qu'il entretient.

(13) Le *Prize*, ou le billet de loterie, est une des plus jolies petites pièces qu'on ait données cet hyver : c'est un epothicaire de village, à qui la tête tourne d'impertinence et de fatuité, parce qu'il croit avoir gagné le lot de *ten thousand pounds*.

(14) Vous écrivez *bread*, disait Madame Denis, la nièce de M. de Voltaire, à son maître d'anglais, vous écrivez *bread*, et vous prononcez *bred*; pourquoi ne pas dire, tout simplement, du pain?

(15) On croit reconnaître une origine germanique dans l'anglicisme des phrases suivantes : *What dit we play for ? — Who do you write to ?* — La suppression fréquente des pronoms relatifs, est encore commune aux deux langues.

(16) On trouverait, ce me semble, plus d'une

raison de la gravité lourde et pénible de l'allemand, dans le mécanisme même de cette langue; dans la complication difficile et traînante de ses verbes auxiliaires; dans le peu d'usage qu'elle fait des participes; dans le retour trop fréquent de sons durs et sourds, tels que ceux de l'*oun*, de l'*ouni*, de l'*our*; dans ce grand nombre de terminaisons muettes et cependant prolongées, telles que l'*en*, l'*em*, l'*end*, dans *lieben*, *meinem*, *liebend*, etc.

(17) Je ne puis me refuser au plaisir de citer au moins un exemple de ce langage si doux et si passionné. C'est Jaffier, qui dit à Belvidera, dans le premier acte de *Venise sauvée*:

O woman, lovely woman! Nature made thee
To temper man. We had been brutes without you.
There's in you all that we believe of heav'n,
Amazing brightness, purity and truth,
Eternal joy and everlasting love.....

(18) « Les verres, comme l'observe M. De la Lande,
» sont d'un usage nécessairement borné; ils se ploient
» s'ils sont trop grands; mais les miroirs de métal
» n'ont point de bornes; et M. Hershel est parvenu
» à en faire un qui a jusqu'à quatre pieds de dia-

» mètre, et qui rassemble, par conséquent, un » océan de lumière, capable de faire distinguer » dans le ciel des objets que l'on aurait cru devoir » être éternellement invisibles pour l'homme; telles » sont les petites étoiles. Je crois pouvoir évaluer » à sept à huit cent millions, le nombre de celles » qu'il pourrait distinguer avec ce télescope, qui a » quarante pieds de longueur ».

(19) Elenheim est l'ouvrage du célèbre John Vanbrugh, et justifie bien l'épitaphe que lui fit le D. Evans :

Lie heavy on him, earth! for he
Laid many a heavy load on thee.

(20) Une couleur de cheveux bronzée, ou châtain vif, *an ardent brown*, couleur presque inconnue hors de l'Angleterre et de l'Ecosse, ajoute encore souvent à l'éclat du teint des beautés anglaises.

(21) On eut beaucoup de peine à sauver, il y a quelque temps, devant les tribunaux, une malheureuse femme, dont l'amant avait exigé l'emploi d'un pareil artifice, et qui, pour l'avoir voulu prolonger trop long-temps, finit par s'étrangler tout de bon.

(22) « Money, *dit le D. Johnson*, confounds su-» bordination by overpowering the distinction of » ranck and birth, and weakens authority, by sup-» plying power of resistance or expedients for esca-» pe. The feudal systeme is formed for a nation » employed in agriculture, and has never long kept » its hold, where gold and sylver have become com-» mon. »

Une des plus grandes erreurs de ceux qui ont présidé à la convocation des Etats-Généraux, en France, est précisément de n'avoir pas compris qu'en conséquence de cette vérité, le Tiers-Etat n'était plus du tout ce qu'il fut autrefois; et qu'il n'en fallait attendre ni les mêmes vertus, ni les mêmes faiblesses, ni la même docilité, ni le même attachement au trône.

(23) Le destin, me disait le C. de L... voulut savoir un jour tout ce que pouvaient l'assiduité du travail, l'opiniâtreté de la réflexion, la magie de la richesse; et cette grande et belle expérience produisit, au bout de quelques siècles, tous les prodiges qui constituent aujourd'hui la gloire et la prospérité de la Grande-Bretagne.

(24) Il y a, sans doute, des parties de l'Angleterre, qui sont parfaitement cultivées. On n'y trouve presque point de forêts : et comment une contrée si terriblement humide, toute dépouillée qu'elle est de bois, serait-elle habitable, si l'on y trouvait autant d'arbres qu'en France et en Allemagne? Mais aussi que de terreins perdus pour la culture, en parcs, en dunes, en bruyères! Ces dernières espèces de terres en friches, ne le sont pas toutes, parce que le sol ne pourrait pas produire autre chose, mais aussi parce que les propriétaires en retirent un intérêt d'autant plus considérable, qu'il n'exige aucune sorte de soin ni de dépense, en y entretenant de nombreux troupeaux de moutons, dont la toison se vend fort cher, grace à la grande concurrence de différentes manufactures de laine. Si vous en exceptez le Comté de Kent, et quelques autres, je crois qu'il y a généralement en Angleterre, encore moins de petits propriétaires qu'il n'y en avait dans la plupart des provinces de la France; mais on m'a bien assuré qu'on se tromperait fort, en voulant juger de l'aisance ou de la richesse des fermiers anglais, par l'apparence extérieure de leurs habitations. Il y a des manoirs fort négligés, de misérables chaumières qu'habitent souvent des fer-

miers fort aisés, mais qui ne se soucient point d'embellir une demeure dont ils ne sont pas les maîtres.

(25) *Stonehenge.* Il y a cinq ou six opinions différentes sur l'origine et la destination de ce singulier monument. La plus vraisemblable et la plus commune, est que ce fut un temple de Druides. D'autres antiquaires, cependant, ont soutenu, par des raisons fort ingénieuses, que c'était le lieu de la sépulture des premiers rois d'Albion. Tous s'accordent à le regarder comme un des plus anciens monumens qu'il y ait en Europe.

(26) Je suis fort tenté de croire que la première idée de ces délicieux jardins, fut prise dans la belle description du paradis terrestre de Milton, sur-tout lorsque je me rappelle ces beaux vers :

How from that saphire fount the crisped brooks,
VVith mazie error under pendant shades
Run nectar ; visiting each plant, and fed
Flours worthy of Paradise, wich not nice art
In béds and curious Knots, but nature boon
Pow'rd forth profuse on hill and dale and plain,
Both where the morning sun first warmly smote
The open field, and where the unpierc'd shade
Imbround the noontide bowrs......

(27) J'ai vu plusieurs ouvrages du chevalier B... Ses contes, écrits en français, ne sont guères moins remarquables par la facilité du style que par l'originalité des fictions. Je crois qu'il n'y en a qu'un de publié, *Vatteck*. Je ne connais point de conte oriental plus oriental que celui-là. Je n'en ai point lu qui porte l'empreinte d'une imagination plus féconde, plus singulière, mais en même tems plus sombre et plus terrible. Ce que je préfère encore à ses contes, ce sont ses lettres sur ses Voyages. Cet ouvrage, écrit en anglais, quoique imprimé, n'a jamais été donné au public. L'auteur a fait brûler toute l'édition, et n'en a gardé qu'un seul exemplaire, rempli d'observations fines et profondes : cet ouvrage se distingue encore, d'une manière plus intérressante, par la chaleur et la vérité des descriptions, par un style extrêmement énergique, extrêmement pittoresque....

(28) Une excellente dialectique est ce qui me paraît caractériser éminemment l'éloquence des orateurs du Parlement d'Angleterre. De toutes les formes oratoires, il n'en est point qui leur soit aussi familière que l'ironie, et peut-être aussi n'en est-il point qui, dans un combat de rai-

sonnement un peu animé, produise un effet plus prompt et plus sûr. Ce n'est qu'aux séances de cette assemblée, que j'ai entendu ce qui s'appelle établir une question, l'analyser dans toutes ses parties; la discuter contradictoirement sous les rapports les plus importans. Ailleurs, au lieu de discussions, je n'ai entendu que des rixes violentes, des vociférations tumultueuses, ou des lectures de mémoires, des discours d'apparat plus ou moins étudiés. La véritable influence du parti de l'opposition, en Angleterre, consiste à forcer les ministres de ne présenter que des mesures qui puissent soutenir le grand jour d'une discussion publique, des résolutions assez sages, pour triompher de toutes les objections et de toutes les difficultés que le talent et l'esprit de parti ne manqueront pas de leur opposer. De cette grande lutte, qui ne cesse de fixer les regards de la Nation entière, résulte d'abord un premier avantage : c'est que nul ne peut hasarder de s'y présenter, ni comme ministre, ni comme chef de parti, sans une supériorité d'esprit et de moyens bien marquée. Il en résulte un avantage beaucoup plus précieux encore; c'est qu'au moins il n'est guères à présumer qu'il soit jamais pris par les représentans

du Peuple, aucune résolution importante, sans avoir été considérée sous les points de vue les plus opposés, les plus propres par-là même à l'éclaircir complètement. Un ministre, dont l'opinion aurait été battue avec un succès décidé, dans la Chambre des Communes, dût-il même y conserver encore la majorité des suffrages, serait bientôt perdu dans l'opinion publique, et ne pourrait soutenir plus longtems son influence dans les conseils du Monarque.

De tous les orateurs du parlement que j'ai été à portée de suivre, celui qui m'a paru manier l'arme du raisonnement, et quelque fois celle du sophisme, avec l'énergie la plus facile et la plus piquante, c'est M. Fox. Mais nul, à mon gré, ne réunit, dans un degré aussi rare que M. Sheridan, toutes les parties qui constituent la véritable éloquence, le fonds même des idées, leur abondance, leur choix, la manière heureuse de les présenter et de les développer, pour produire le plus grand effet possible. Personne d'ailleurs ne parle et ne prononce sa langue mieux que lui. Le mérite essentiel de M. Pitt tient, ce me semble, à la présence d'esprit avec laquelle il résume toutes les idées qui servent à son but, en écartant toujours avec la simplicité la plus adroite